

choisir



revue culturelle
n° 586 – octobre 2008

(USA: le créneau
de la croix



Envoie-nous des fous

*O Dieu, envoie-nous des fous,
qui s'engagent à fond, qui oublient,
qui aiment autrement qu'en paroles,
qui se donnent pour de vrai et jusqu'au bout.*

*Il nous faut des fous,
des déraisonnables,
des passionnés,
capables de sauter dans l'insécurité :
l'inconnu toujours plus béant de la pauvreté.*

*Il nous faut des fous du présent,
épris de vie simple, amants de la paix,
purs de compromission,
décidés à ne jamais trahir,
méprisant leur propre vie,
capables d'accepter n'importe quelle tâche,
de partir n'importe où : à la fois obéissants,
spontanés et tenaces, doux et forts.*

O Dieu, envoie-nous des fous.

Père Louis-Joseph Lebreton o.p.



choisir

n° 586 - octobre 2008

Revue culturelle jésuite fondée en 1959

Adresse

rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge (Genève)

Administration et abonnements

Geneviève Rosset-Joye
tél. 022 827 46 76
administration@choisir.ch

Direction

Pierre Emonet s.j.

Rédaction

Lucienne Bittar, rédactrice en chef
Jacqueline Huppi, assistante de rédaction
Stjepan Kusar, collaborateur

tél. 022 827 46 75
fax 022 827 46 70
redaction@choisir.ch
Internet : www.choisir.ch

Conseil de rédaction

Louis Christiaens s.j.
Joseph Hug s.j.
Jean-Bernard Livio s.j.

Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina
rue du Scex 34 • 1950 Sion
tél. 027 322 14 60

Cedofor

Marie-Thérèse Bouchardy
Axelle Dos Ghali
Stjepan Kusar

Abonnements

1 an : FS 95.-
Etudiants, apprentis, AVS, AI : FS 65.-
CCP : 12-413-1 «**choisir**»
Pour l'étranger : FS 100.-
par avion : FS 105.-
€ : 66.- ; par avion : € 70.-
Prix au numéro : FS 9.-

choisir = ISSN 0009-4994

Illustrations

Couverture : P. Deliss / GODONG
p. 7 : Greenpeace
p. 10 : Cork
p. 23 : Metropolitan Filmexport
p. 25 : Sophie Dulac distribution
p. 28 : Dorothee Thébert
p. 30 : National Museum of Wales
p. 34 : L'Age d'homme

Les titres et intertitres sont de la rédaction

sommaire

Editorial	2
Et si la paix n'était pas un rêve <i>par Jean-Bernard Livio</i>	
Actuel	4
Spiritualité	8
A la croisée des chemins <i>par Marie-Thérèse Bouchardy</i>	
Spiritualité	9
Prier ne coule pas de source <i>par Jerry Ryan</i>	
Eglise	13
Esprit et mission du Carmel <i>par Adeline Marc</i>	
Politique	17
Elections américaines : les catholiques courtisés <i>par Matt Malone</i>	
Politique	21
L'échec du droit d'ingérence <i>par Paul Grossrieder</i>	
Cinéma	25
Sombre Israël <i>par Guy-Th. Bedouelle</i>	
Théâtre	27
Du quotidien à la tragédie <i>par Valérie Bory</i>	
Expositions	29
Un rêve de pierre pour peintres : Venise <i>par Geneviève Nevejan</i>	
Lettres	32
Le faiseur de dogmes : G.K. Chesterton <i>par Gérard Joulié</i>	
Lettres	36
La jeunesse de Barack Obama <i>par Joseph Hug</i>	
Livres ouverts	38
La voie de K.G. Dürckheim <i>par Luc Ruedin</i>	
Chronique	44
La fin du monde <i>par Gladys Théodoloz</i>	

Et si la paix n'était pas un rêve !

On m'a toujours appris que la paix était don de Dieu, mais j'ai dû constater avec les années que si nous ne faisons pas grand-chose sans Dieu, Dieu de son côté ne fait rien sans nous ! Certes, les initiatives pour la paix n'ont pas manqué tout au long de l'Histoire, tout spécialement ce dernier siècle en Occident. Mais de Solferino aux Conventions de Genève, du Droit international humanitaire au Droit d'ingérence, les résolutions des organismes internationaux chargés d'instaurer un climat de paix entre les individus, les groupes humains ou les Etats ont systématiquement abouti à accroître la violence, le respect de la souveraineté des Etats paralysant trop souvent l'action humanitaire.¹ Est-ce à désespérer du travail de l'ONU, gênée dans son efficacité par l'argent reçu des Etats membres et tout spécialement du plus riche d'entre eux, les Etats-Unis ?

Or nous voici à la veille de quitter l'ère Bush (l'avenir nous dira si on peut la qualifier autrement qu'une ère de guerre et de récession économique et morale). Quels lendemains les élections américaines présagent-elles pour le monde ? A lire plus loin l'article de Matt Malone, jésuite de New-York, on sent qu'on n'est pas prêt, ni chez les démocrates ni chez les républicains, à prendre le chemin de la paix ! Même les catholiques étasuniens, que vise le candidat démocrate Obama, ont tendance à voter selon leur statut socio-économique plutôt que selon leur foi. Quant au candidat républicain McCain, il s'est choisi comme co-listière une amatrice d'armes qui s'engage pour le maintien de la guerre et insiste sur la manière dont elle s'est battue pour imposer les valeurs américaines au reste du monde ! Quel saint invoquer, pour reprendre la suggestion pleine d'humour de Jerry Ryan, pour obtenir une aide efficace en vue de la paix ?

Plus qu'une demande à rajouter au catalogue des vœux pieux, la paix est au centre du message évangélique. L'invitation de Jésus a transformé l'attente messianique : ce n'est plus seulement de Dieu que nous avons à espérer le chamboulement de nos habitudes guerrières, mais d'un acte conscient et délibéré qui change notre être

profond : « Heureux les artisans de paix. » De tout temps, des femmes et des hommes ont risqué leur vie au service du meilleur qui se cache au cœur de tout être humain, son désir de paix. Le dernier en date, je l'ai rencontré dans un pays en guerre depuis plus de 60 ans, Israël, et il vient de s'éteindre dans un abandon complet. Il s'appelait Abie Nathan. Il était né en Iran et, comme notre père Abraham, s'était installé en Terre sainte parce que ses études dans un collège catholique en Inde, où il avait grandi, l'avaient initié aux belles histoires bibliques et que lui aussi était juif.

Héros de la Royal Air Force pendant la Deuxième Guerre mondiale, puis brillant pilote de chasse dans l'aviation de Tsahal, il découvre qu'il fait fausse route et que la violence ne mène à rien. Il opte alors pour des gestes symboliques - de vraies « paraboles » - armant un bateau d'un puissant émetteur de radio, La Voix de la paix, pour lancer en anglais, arabe, français et hébreu, à tous les pays du Proche-Orient, des messages de coexistence et des conseils pour la mettre en pratique. Il survole dans son petit avion blanc, peinturluré du mot PAIX, l'Égypte du président Nasser pour l'inviter à ne pas faire la guerre. Il est au retour emprisonné par les siens. Voyant son pays s'enfoncer dans un colonialisme primaire, il multiplie les actions contre les colonies sauvages et pour une politique de la main tendue, même avec les adversaires, allant jusqu'à rencontrer Yasser Arafat, violant ainsi la loi israélienne qui interdit tout contact avec l'ennemi. En prison, il entreprend une grève de la faim pour protester contre la loi interdisant aux gens de son pays de rencontrer les « autres », ceux de l'OLP par exemple. Comble d'insolence, ce sont les mêmes politiques qui l'exécraient de son vivant, qui se dépêchèrent à sa mort de lui dresser une couronne de louanges...

Sans des fous sympathiques comme Abie Nathan, j'en serais, comme tant d'autres en Israël surtout, à attendre encore le Messie. Je préfère croire qu'il est déjà là, et que malgré ce qu'on lui a fait subir, Il est toujours vivant.

Jean-Bernard Livio s.j.



■ Info

Medjugorje : sanctions

Mgr Ratko Peric, évêque de Mostar-Duvno, en Bosnie-Herzégovine, a été autorisé par le Vatican à prendre de « sévères » mesures d'avertissement et disciplinaires contre le Père Tomislav Vlastic. Le religieux franciscain a été directeur spirituel des voyants de Medjugorje et il a fondé l'association Reine de la Paix.

La Congrégation pour la doctrine de la foi a écrit à Mgr Peric pour l'informer de l'enquête qu'elle mène sur le Père Vlastic, l'un des premiers promoteurs des « apparitions de Medjugorje ». Elle a demandé à l'évêque, pour le bien des fidèles, d'informer la communauté sur le statut canonique du religieux, dont les actions ont provoqué les sanctions vaticanes « pour diffusion d'une doctrine douteuse, manipulation des consciences, mysticisme suspect, désobéissance à des ordres émis de façon légitime ». La Congrégation relève que le prêtre a été sanctionné parce qu'il s'est entêté à refuser de coopérer lors de l'enquête.

Un décret confine le Père Vlastic dans un monastère franciscain en Italie et lui interdit d'avoir des contacts avec la communauté de la Reine de la Paix ou avec ses avocats sans la permission de son supérieur. Il lui est aussi interdit d'apparaître en public, de prêcher et d'entendre les confessions. Il doit également faire une profession de foi catholique solennelle. Le Vatican a averti le Père Vlastic qu'il serait excommunié s'il violait ces interdictions. (Apic)

(Pour en savoir plus sur cette affaire, voir **Stjepan Kusar**, « Medjugorje : éléments de discernement », in *choisir* n° 522, juin 2003 ; à consulter aussi sur www.choisir.ch.)

■ Info

Grèce, le poids de l'Eglise

Dans un projet rendu public fin juillet, le Ministère grec de l'Education et des Cultes avait décidé que l'enseignement de la religion orthodoxe, obligatoire dans les écoles du pays jusqu'ici, serait dorénavant facultatif. Les évêques orthodoxes du pays avaient réagi, considérant cette loi comme contraire à la Constitution. Suite aux pressions de l'Eglise orthodoxe, le gouvernement est revenu, fin août, sur son projet : seuls les élèves non orthodoxes pourront être dispensés de l'enseignement religieux. A noter que près de 90 % de la population grecque est de confession orthodoxe.

■ Info

Manuscrits de Qumrân sur Internet

Les autorités israéliennes en charge des antiquités ont démarré un projet ambitieux. Dans un délai de 5 ans, une équipe de chercheurs va digitaliser les manuscrits de Qumrân, connus également sous le nom de « manuscrits de la mer Morte », et les rendre accessibles sur Internet. Les techniques les plus modernes de l'imagerie, notamment celles de la Nasa, vont être utilisées pour archiver et publier les quelque 15 000 fragments de ces manuscrits.

Retrouvés en 1947 par un berger dans une grotte près de la mer Morte, ces textes datent des trois premiers siècles avant notre ère. Ils contiennent des manuels de discipline, des livres de cantiques, des commentaires bibliques, des écrits apocryphes, ainsi que les plus anciens extraits jamais mis au jour de textes bibliques hébreux, notamment le livre d'Isaïe dans son intégralité. Les ma-

nuscrits sont généralement attribués, mais sans preuve définitive, à la communauté des Esséniens.

Jusqu'à présent, ces fragments étaient soigneusement conservés à l'abri du grand public en raison de leur fragilité. Certains de ces documents ont été présentés à l'étranger, notamment à Berlin en 2005, mais leur manipulation et leur exposition à la lumière sont extrêmement périlleuses et doivent être exercées avec la plus grande délicatesse. (Apic)

■ Info

Religion et politique aux USA

Le mélange entre religion et politique fait de moins en moins recette aux Etats-Unis, selon une enquête réalisée par le Pew Forum. Une majorité d'électeurs (52 %) estiment même que les Eglises ne devraient plus se mêler d'exprimer des opinions sur les affaires sociales et politiques quotidiennes. En 1996, lors d'une semblable enquête, ils n'étaient que 43 % à partager cette opinion et, en 2004, encore que 44 %.

Le changement le plus marquant vient des Eglises de tendance conservatrice et évangélique, qui avaient massivement appuyé les présidents Ronald Reagan et Bush père et fils. Il y a quatre ans, 30 % des conservateurs étaient d'avis que les Eglises et autres lieux de culte devaient s'abstenir de faire de la politique. Aujourd'hui, ils sont 50 %. Ils penchent désormais davantage en direction du camp modéré et libéral. De même, les divisions marquées entre républicains et démocrates qui existaient auparavant sur ce sujet ont disparu.

On est également passé de 2004 à aujourd'hui, de 40 % à 46 % de gens déclarant ne pas se sentir à l'aise quand

ils entendent des politiciens dire combien ils sont religieux. La croissance des sentiments négatifs concernant le mélange religion et politique est beaucoup plus visible chez les républicains que chez les démocrates, bien qu'une majorité de 52 % considère toujours que le parti républicain est plus amical envers la religion que le parti démocrate. Ce dernier est cependant passé de 26 % de gens le considérant comme amical envers la religion il y a deux ans, à 38 % aujourd'hui.

Le soutien traditionnel des protestants évangéliques aux candidats républicains commence lui aussi à s'effriter : alors qu'il y a quatre ans, George W. Bush pouvait compter sur eux - 57 % des évangéliques de race blanche déclaraient être de fermes soutiens du candidat républicain -, ils ne sont plus que 28 % à affirmer la même position en ce qui concerne le sénateur républicain McCain.

(Voir encore à ce sujet l'article de Matt Malone, aux pp. 17-20 de ce numéro.)

■ Info

Grève de la faim de Suu Kyi

La cheffe de l'opposition birmane et prix Nobel de la paix Aung San Suu Kyi (63 ans) a poursuivi une grève de la faim pour protester contre la mesure d'assignation à résidence dont elle est l'objet depuis presque 19 ans. Suu Kyi et son parti, la Ligue nationale pour la démocratie (NLD), avaient en effet remporté les élections en 1992, mais les généraux n'avaient pas voulu reconnaître le scrutin. De nombreux parlementaires de la NLD avaient été emprisonnés et torturés.

Immédiatement avant le début de sa grève de la faim (16 août), Suu Kyi avait

boycotté une rencontre avec l'ambassadeur spécial de l'ONU pour la Birmanie Ibrahim Gambari, arguant que ce dernier n'avait rien entrepris pour obtenir sa libération.

Le chef de l'Etat birman, le général Than Shwe et la junte militaire ne respectent pas, selon le prix Nobel, les lois du pays qui stipulent qu'une personne peut être mise en résidence surveillée pour une durée de 5 ans au maximum. Or Suu Kyi a à nouveau été mise en résidence surveillée par les militaires le 31 mai 2003. Elle aurait donc dû être libérée en mai de cette année, mais la junte a prolongé la mesure de six mois. Les observateurs politiques ne comptent pas sur sa libération avant les élections birmanes prévues en 2010. (Apic)

■ Info

Iraq : milice chrétienne

Mgr Shlemon Warduni, évêque auxiliaire de Bagdad, a condamné la création récente de la première milice chrétienne d'Iraq, par les villageois de Tel Asqaf, près de Mossoul. Près de 200 hommes sont notamment chargés de contrôler l'accès aux entrées de la localité. « Nous travaillons pour la paix, toujours, les milices sont pour la guerre, a déclaré l'évêque. Nous sommes contre l'utilisation des armes ; la seule réponse à la violence est le dialogue et la paix. L'Iraq a besoin de paix et pas d'autres armes. » (Apic)

■ Info

Inde : actions antichrétiennes

Les attaques contre les chrétiens ont pris une grave tournure dans l'Etat d'Orissa, au nord-est de l'Inde, au point que cer-

tains observateurs parlent de « pogrom ». Les violences y ont causé la mort d'au moins 27 personnes, quand des foules fanatisées ont attaqué, fin août, près de 300 villages, suite au meurtre du leader religieux hindou Swami Laxmananda Saraswati. Les fondamentalistes hindous ont accusé les chrétiens d'avoir commis ce crime, bien que les maoïstes aient revendiqué leur acte.

L'Eglise de l'Etat du Gujarat, de l'autre côté du continent indien, a à son tour été visée par les militants hindouistes. Début septembre, des extrémistes ont lancé des pierres contre le collège du Mont-Carmel et ont tenté d'attaquer l'école de St-François-Xavier, à Ahmedabad, la capitale commerciale du Gujarat. Ces attaques ont eu lieu au lendemain de manifestations silencieuses organisées par des chrétiens à Ahmedabad et Nadiad pour protester contre les attaques dont sont victimes leurs coreligionnaires d'Orissa.

Les chrétiens du Gujarat, où le parti hindouiste Bharatiya Janata Party (BJP) est aux commandes depuis 12 ans, ont subi de nombreuses attaques depuis la veille de Noël 1998. Les fondamentalistes accusent les missionnaires chrétiens d'exploiter la pauvreté et l'ignorance dans les milieux tribaux pour convertir les gens. Selon l'agence AsiaNews, des groupes fondamentalistes se sont rendus dans les villages pour forcer les chrétiens à signer une lettre où ils affirment qu'ils retournent « librement » à l'hindouisme. Celui qui refuse est battu et sa maison est brûlée.

Le BJP est également associé au gouvernement d'Orissa au sein d'une coalition. Il est considéré comme le bras politique des groupes qui veulent faire de l'Inde une « théocratie hindoue ». Des appels ont été lancés à New Delhi par le Conseil chrétien pan-indien, le Forum social chrétien ou encore le Parti du pou-

voir populaire (Lok Janashakti Party), d'obédience communiste. Ils demandent l'interdiction du Bajrang Dal et du Vishwa Hindu Parishad, principales organisations de la galaxie hindouiste qui gravitent autour du BJP.

Sur le plan international, les persécutions antichrétiennes en Orissa ont été inscrites à l'ordre du jour du dernier sommet entre l'UE et l'Inde, qui s'est tenu à Paris les 29 et 30 septembre. (Apic)

■ Info

Arnaques au Congo

Greenpeace International a présenté lors d'une conférence de presse, à Zurich, un rapport intitulé *Arnaques au Congo*. Il montre comment des transnationales du bois utilisent un système complexe de transfert de bénéfices pour placer les revenus qu'elles font en Afrique sur des comptes en banque offshore et contourner ainsi le paiement d'impôts. Ainsi, au lieu de contribuer à la lutte contre la pauvreté dans le bassin du Congo, ces transnationales du bois transfèrent leurs bénéfices vers l'Europe, au détriment des populations africaines et de leur environnement.

Le réseau international pour l'équité fiscale Tax Justice Network (TJN) et l'ONG Alliance Sud ont eux aussi condamné, de manière plus générale, la pratique répandue du *Transfer Pricing*. Ils ont expliqué ses conséquences pour les populations locales. Pour Bruno Gurtner, président de TJN, « les abus dans le *Transfer Pricing* conduisent à ce que les gouvernements ne peuvent pas percevoir une partie équitable des impôts de sociétés transnationales. » Or, selon l'Organisation de coopération et de développement économiques (OECD), près

des deux tiers du commerce international de biens et services ne se font pas sur le marché libre, mais sont le fait de transactions entre différentes sociétés d'un même groupe.

Les ONG ont pris pour exemple Danzer Group, dont le siège est à Zoug. Des documents internes à cette transnationale expliquent en détail les accords sur les prix conclus entre les sociétés du groupe. La société Siforco (dont le siège est en République démocratique du Congo, RDC) vend du bois à l'entreprise suisse Interholco, pour un prix officiel inférieur à sa vraie valeur marchande. Le déficit est compensé par des versements officieux sur des comptes en banque offshore en Europe, de façon à ce que Danzer Group puisse contourner les impôts en RDC.

Pour en savoir plus sur cette pratique, voir les résultats de l'enquête *Global Transfer Pricing Survey : Trends, Practices and Analyses*, menée par un important cabinet d'avocats auprès de 850 entreprises multinationales, dans 24 pays : www.ey-avocats.com/global/content.nsf/France_Tax/Global-Transfer-Pricing-Surveys.

République démocratique du Congo



A la croisée des chemins

« Un pas en divin, deux pas en humain », écrit Léon-Paul Fargue. De drailles en chemins creux, de routes en sentes plus secrètes, le Chemin de Compostelle donne un but, une orientation, une direction. Par essence, il est espace vide à travers champs et bois ; un entre-deux dans une absence de végétation ; une cicatrice de la nature entretenue à longueur de siècles par les pas des pèlerins et des marcheurs anonymes. Trait d'union, cordon ombilical.

La croix, à la croisée des chemins, se fait cairn¹ où chaque pèlerin, dans un rituel éternel, dépose sa pierre ; elle devient la vigie du Chemin, l'Autel du monde où offrir le poids de nos marches temporelles et de nos sentiers spirituels. Offrande de nos fragilités par le vent érodées ; offrande de nos peurs par les eaux lavées ; offrande de nos rigidités par le gel éclatées. Minuscules pierres, fragments de dépôts marins, éclats de la fusion du feu. Prières de la création au Christ crucifié.

En Orient, la pierre-croix se dresse, vigile du souvenir, veilleuse de la mémoire de la foi arménienne, auprès des églises ou dans les cimetières. On les appelle des khatchkars. La pierre-croix fleurit en arbre de vie. Centre du paradis, à l'aplomb du soleil de midi, il pousse ses bourgeons vers le ciel. A ses pieds, les racines enserrent le disque du monde qui poursuit la circonvolution sans fin de la création. Le temps qui passe cisèle la pierre entre ombres et lumières, en motifs végétaux ou de vannerie, en entrelacs des rubans de nos vies. De l'arbre de Jessé a jailli un rameau

de justice et d'équité, de fidélité et de réconciliation, de connaissance et de discernement, de sagesse et de vaillance... de génération en génération.

La croix plantée un certain vendredi, bois de mort ou arbre de vie, reflurira au jour de la rédemption. A la croisée de la dimension verticale et du chemin horizontal, l'amour a quitté les pesanteurs humaines pour élever le monde de tout ce qui le diminue et meurt. Prières et offrandes des germinations passées ou présentes.

Et le chemin continue, « un pas en divin, deux pas en humain ». Une fois de plus « en contact étroit avec notre vieille mère la Terre » (ainsi le dit Pierre Teilhard de Chardin), nous avançons avec « ceux dont la troupe anonyme forme la masse innombrable des vivants ». Et cet anonymat conjugue notre liberté.

Compostelle est encore loin, mais la croix du carrefour ouvre une voie, comme une brèche. Elle brise la résistance dans l'éternelle attente de la libération. « Immergés dans un Océan de Matière », vers quel Arbre de vie cheminons-nous ? Quelle croix notre chemin grave-t-il à la surface de notre cœur ?

Marie-Thérèse Bouchardy

1 • Monticule de pierres élevé par des voyageurs pour marquer leur passage ou pour se repérer. (n.d.l.r.)

Prier ne coule pas de source

●●● **Jerry Ryan**, Winthrop, MA (USA)

Lorsque je devins membre du chœur de Sainte-Marie, une église orthodoxe, je dus pendant plusieurs mois me débattre avec la complexité du plain-chant byzantin. Lorsque j'étais entouré de quelques autres basses, j'arrivais à suivre sans trop de difficultés, mais si j'étais seul à chanter ma partition, il s'ensuivait généralement un désastre.

Un certain dimanche de Pentecôte, faisant face à une hymne très complexe, je sentis la panique monter en moi lorsqu'il devint évident qu'aucune autre basse n'apparaîtrait ce jour-là. J'allais inévitablement mettre la cacophonie partout. Il y avait à ma droite une grande icône de St Nicolas, une autre, plus bas, beaucoup plus petite, de St Jean, l'évangéliste, et une large icône de St Vladimir derrière moi. D'après la tradition orthodoxe, toute icône est présence quasi-sacramentelle de ce qu'elle représente. Je regardai les trois icônes qui m'entouraient, choisis celle de St Nicolas et implorai son assistance. Une voix légère mais très claire me parvint : « Mauvais choix, mon vieux, je chante comme un corbeau. »

Et voilà, parmi mes expériences, celle qui ressemble le plus à un événement surnaturel - et je dois dire qu'elle est assez typique de mes rapports avec Dieu et son Royaume. (Pour être juste envers St Nicolas, une autre basse arriva au milieu du second chant...)

Parmi les gens que je connais, il y en a qui vivent en perpétuel contact avec le monde surnaturel. Ils reconnaissent la main de Dieu partout. Ils font l'expérience de toutes sortes de choses aussi mystérieuses que merveilleuses. Ils croient et ils voient. Je n'ai aucune raison de douter de leur authenticité. Mais tel n'est pas mon lot. En général, je ne comprends rien à ce qui m'arrive et j'ai abandonné tout espoir d'en découvrir le sens. A mon avis, le mieux que je puisse faire, c'est de rebondir aussi élégamment que possible chaque fois que je suis envoyé dans les cordes.

Un type ordinaire

Il y a toutes sortes de demeures dans la maison du Père. Je suis simplement convaincu que Dieu me demande de marcher avec lui dans le demi-jour et dans la pauvreté, dans le doute et la faiblesse, en communion avec tous ceux qui trouvent la foi, l'espérance et la prière bien difficiles ; avec ceux que son silence scandalise. Ma place est là, avec le pauvre type ordinaire, non pas pour lui prêcher ou lui montrer l'exemple, mais pour souffrir avec lui et partager l'obscurité dans laquelle il vit.

J'ai reçu l'autre jour un pamphlet m'offrant toutes sortes de livres, de cassettes et de vidéos sur la méditation et la con-

Face au silence du Seigneur et au bruit de nos vies agitées, prier se révèle souvent un exercice difficile, voire décourageant. Or accepter l'idée que le simple fait de désirer prier, de réserver du temps pour cela est déjà en soi une prière, relativise notre sentiment d'échec.
L'auteur de cet article partage avec nous son expérience, pleine d'espérance.

temptation, provenant de traditions différentes - chrétienne, juive, soufie, hindoue, celtique (druidique), etc. Toutes ces techniques si longtemps pratiquées doivent sûrement être utiles aux gens qui ont le temps et l'espace nécessaires pour les mettre en pratique. Mais ce n'est pas mon cas. Après une journée de travail souvent dur et généralement ennuyeux, je suis à bout d'énergie et tout effort de ma part pour entrer dans le silence que recommandent ces manuels est bientôt interrompu par un ronflement. J'aimerais beaucoup, certes, m'évader dans un monastère ou dans un lieu solitaire pour une retraite prolongée, mais cela est un luxe que je ne peux

pas me payer. Il faut donc que je m'arrange avec ce que j'ai, que j'essaie de tisser la prière dans l'étoffe de ma vie. Psychologiquement, mes rapports avec Dieu varient. Il y a des périodes où nos relations sont bonnes. De temps en temps, je me mets en colère contre lui. Souvent Dieu m'ennuie. Parfois je me demande même si j'ai le moindre contact avec lui et si toute cette affaire n'est pas qu'une illusion majeure. Un ver - le doute - est tapi au cœur de moi-même. Je sais bien qu'il est là et quelque effort que je fasse, je ne réussis pas à l'oublier.

Le doute quotidien

Le fait que les prières (non pas seulement la mienne mais celles de l'Eglise et de Jésus lui-même lorsqu'il était sur terre) semblent si peu efficaces n'arrange pas les choses, il faut dire. Depuis 2000 ans, nous supplions Dieu que son règne arrive, nous lui demandons notre pain quotidien, la paix et l'unité, et pourtant notre expérience journalière nous confronte avec le royaume du mal, de la famine, des guerres et des désaccords. Celui qui nous a promis que si nous possédions un grain de moutarde de foi, nous déplacerions les montagnes, reste silencieux, malgré l'importune insistance de ses enfants. On dirait parfois que nous recevons de lui des vipères au lieu de pain.

Impossible de déguiser ce fait avec des explications à la saccharine. Karl Barth déclara un jour que le manque de foi ne doit pas être pris au sérieux. C'est un bon conseil, que j'essaie de suivre, bien que ça ne soit pas facile.

Et puisque nous nous attardons sur ce sujet, j'ajouterai que je doute parfois de la réalité même de ma « vie spirituelle ». Avoir des idées au sujet de Dieu,

#5-94



jouer intellectuellement avec ces idées, avoir des intuitions poétiques sur les mystères de la foi, c'est une chose. Etre vraiment en relation avec le Dieu vivant d'Abraham, d'Isaac et de Jacob en est une autre. J'ai bien peur que ma « vie contemplative » ne soit bien souvent qu'un monologue avec moi-même.

Pour commencer, il y fait beaucoup trop de bruit. Je me retrouve en train de faire des plans compliqués, d'organiser ma vie, de me regarder vivre, d'imaginer ce qui pourrait m'arriver, d'évaluer les chances que ça m'arrive. D'autres gens m'envahissent l'esprit, quelques-uns pour mon bien, d'autres moins.

Est-ce qu'il existe vraiment, au fond de toute cette agitation, une zone de silence et de simplicité ouverte à l'Immortel ? A dire vrai, je n'en sais rien.

Le désir de prier

Vers la fin de sa vie, Charles de Foucauld notait que tout lui était devenu difficile et douloureux, même de dire à Jésus qu'il l'aimait. Il ne « ressentait » plus rien ; mais, ajoutait-il, cela n'avait finalement aucune importance : « Quand on désire aimer Dieu, on l'aime, et si l'on désire aimer Dieu plus que toutes choses, on l'aime plus que toutes choses. » Quelle que soit notre prédisposition psychologique du moment, le désir de prier est en soi une prière. Tant de facteurs externes ou internes nous empêchent de nous concentrer, rendent difficile une attention soutenue. Les grands maîtres de la vie mystique soulignent souvent l'importance d'être prêts à abandonner derrière nous toutes nos idées sur Dieu, tous nos « sentiments », afin d'entrer dans sa Vie, dans son Mystère trois fois saint.

N'oublions pas non plus que nous traînons avec nous tout le poids du péché : notre péché génétique, les blocages et complexes hérités de nos ancêtres ; tous les péchés que nous partageons avec notre société, l'hypocrisie et les mensonges au cœur desquels nous vivons, respirons et existons ; tous nos péchés personnels, notre lâcheté, les habitudes que nous ne réussissons pas à abandonner, nos vulnérabilités qui refusent de guérir. En un mot, nous sommes plongés dans le mystère du mal qui trouve en nous ses complices.

Il est bien difficile de trouver à quoi se raccrocher au milieu de tout cela. Quant à moi, je n'ai rien trouvé de mieux que la simple vérité découverte par Charles de Foucauld, une vérité que j'exprimerais un peu différemment : « Quand on désire prier, on prie. Quand on désire que la prière soit le centre même de sa vie, elle l'est. » J'y trouve une sorte de paix, parmi tant de difficultés et d'échecs apparents.

Mais ce désir de prier, est-il vraiment sérieux, authentique ? Comment lui donner corps ? Comment le transposer en quelque chose de concret et d'objectif ? La solution que j'ai trouvée n'est ni originale ni ce qu'on attendrait d'un type généralement classifié comme un rêveur de gauche. La voici : je récite l'office divin tous les jours, quoi qu'il arrive, depuis vingt ans. Ma prière n'est donc plus simplement ma prière, c'est celle de l'Eglise et j'en fait partie.

On disait autre fois que la prière de l'Eglise fait équilibre à nos distractions personnelles. L'office divin structure ma journée, me sert de rappel constant pour réactiver mon désir de prier. Je ne prétends pas que cette méthode soit efficace pour n'importe qui, mais pour moi, elle marche.

Ce qui m'a aussi beaucoup aidé, c'est ma redécouverte des Eglises orientales, puis mon immersion dans leur spiritualité. Tout d'abord, le mysticisme de l'Est m'a permis de percevoir ma propre tradition sous un autre jour et d'y découvrir bien des choses auxquelles je n'aurais jamais pensé. Réciproquement, mon héritage occidental me permet de mieux apprécier les richesses de l'Eglise orthodoxe. J'y gagne donc sur tous les plans : pouvoir respirer avec mes deux poumons (comme disait Jean Paul II) a changé les choses pour moi, merveilleusement. C'est une grâce que je désire passionnément pour l'Eglise universelle.

S'en remettre à Dieu

En fin de compte, ce n'est pas à moi de discerner ce qu'est vraiment ma vie de prière. St Paul le dit avec une parfaite concision dans la 1^{re} Epître aux Corinthiens (4,3-5) : « Pour moi, il m'importe fort peu d'être jugé par vous ou par un tribunal humain. Bien plus, je ne me juge même pas moi-même. Ma conscience, il est vrai, ne me reproche rien, mais je n'en suis pas justifié pour autant ; mon juge, c'est le Seigneur. Ainsi

donc, ne portez donc pas de jugement prématuré. Laissez venir le Seigneur ; c'est lui qui éclairera les secrets des ténèbres et rendra manifestes les desseins des cœurs. Et alors chacun recevra de Dieu la louange qui lui revient. » Je ne crains pas ce jugement du Christ au jour de sa révélation, car son jugement sera juste et véridique, et j'ai soif de vérité et de justice. Je découvrirai certainement que sa sainteté dépasse infiniment tout ce que j'aurais pu imaginer et que ma non-conformité à son image est bien plus pathétique, bien plus tragique que je ne le soupçonnais. Mais je découvrirai aussi la splendeur de sa miséricorde à la lumière de ma propre misère.

Jésus sait bien de quelle argile il m'a façonné et il a promis que quiconque viendrait à lui ne serait pas repoussé.

J. R.

“ *Vient ce qui vient. Au jour le jour.
Ne peux croire autrement que
discrètement. Sans tapage.
Seul lieu où s'ancre la vraie confiance,
qui elle n'a d'éclat que de sa modestie.
Seul compte encore l'ouvrage de l'Autre
en nous. Qu'à cela ne tienne, il s'agit
de lui être fidèle. Envers et contre tout.* **“**

Luc Ruedin s.j.

Esprit et mission du Carmel

●●● **Adeline Marc**, Paris
Carmel St Joseph

Fruit d'une longue tradition et marqué par de grandes figures, le Carmel continue d'attirer aussi bien des laïcs que des religieux ou encore des prêtres. Il attire, mais draine aussi avec lui un imaginaire spirituel parfois décalé par rapport à sa propre tradition. Il semble, dans beaucoup d'esprits, avoir cristallisé ce mouvement vers une vie d'intériorité et d'oraison, dont le maître mot pourrait être celui de Thérèse d'Avila : « Dieu seul suffit ». Cette expérience n'est pourtant pas propre au Carmel et se retrouve dans d'autres traditions spirituelles.

Réduire le Carmel à l'oraison ne me semble donc pas tout à fait juste. De fait, la tradition du Carmel, née au XII^e siècle dans les Etats latins du Proche-Orient, a pris des formes très diverses dans son histoire et assumé des réalités différentes. L'ordre a surtout été remodelé par la grande réforme du XVI^e siècle, avec Thérèse d'Avila et Jean de la Croix. Ces figures vont marquer la tradition carmélitaine, alors même que celle-ci, dans ses origines, ne peut se rattacher à aucune figure fondatrice.

Pour qui vit aujourd'hui de cette tradition, c'est à ce double mouvement qu'il faut se rattacher : celui des origines de l'ordre et celui des grandes figures qui l'ont marqué à partir du XVI^e siècle.

Personnellement, si ce sont ces grandes figures et leur radicalité qui m'ont conduite au Carmel, la découverte des sources de l'ordre a élargi mes horizons.

Aujourd'hui, c'est à partir de ces origines que je comprends ma tradition et tente d'en vivre. D'autres accents que la seule oraison, tout aussi constitutifs et fondamentaux du Carmel, sont ainsi venus irriguer mon chemin : la vie fraternelle, l'attachement à la Parole de Dieu, l'engagement pour le monde à partir du lieu central de la prière. L'expérience de la prière carmélitaine ne saurait en effet se réduire à une intimité personnelle avec Dieu : elle trouve d'abord son lieu dans un esprit de communion et de mission qui passe précisément par la prière.

La naissance de l'ordre

Aux origines, nous trouvons sur les pentes du Mont Carmel, un groupe d'ermites, sans doute des croisés, se reconnaissant dans une figure symbolique : celle d'Elie le prophète. Comme la plupart des fondations de l'époque, ce groupe a d'abord vécu avant de se doter d'une règle commune. Fait cependant remarquable : aucune figure fondatrice ne s'en dégage. Seul un frère B. est nommé dans la règle pour être le premier prieur. Pas de fondateur donc ou plutôt un groupe d'ermites comme fondateur. Ce n'est pas non plus l'un des frères qui rédige la première règle. Celle-ci est demandée aux instances de l'Eglise locale, en l'occurrence Albert, patriarche de Jérusalem. La règle du Carmel n'émane

Comme jeune religieuse carmélite, mais engagée dans la vie du monde et non cloîtrée, je rencontre souvent des personnes qui disent se reconnaître dans l'esprit du Carmel, en particulier dans l'expérience de la prière silencieuse. Sa mise en forme sous le nom d' « oraison » est pourtant plus spécifique à un moment de l'histoire qu'à une tradition particulière. D'autres éléments, comme l'esprit de communion, sont constitutifs du Carmel de par son mode de fondation même.

Jean de la Croix,
Œuvres complètes,
t. 1 et t. 2, pp. XVI +
494 p. et pp. 495-
1230, 4^e éd. revue et
corrigée, Desclée de
Brouwer, Paris 2008.

donc pas du groupe lui-même (même si l'on peut penser qu'une première ébauche avait été fournie à Albert de Jérusalem). Le groupe la reçoit de l'Eglise, dans le lieu où il se trouve.

Cette règle ne se veut pas non plus « révolutionnaire ». Elle se rattache aux règles déjà existantes et cherche seulement à fixer les points concrets de l'existence commune sur le Mont Carmel : organisation autour d'un prieur auquel est due obéissance, lieux, nourriture, offices, propriété et vie en commun. Trois chapitres sont plus fortement développés : ils concernent le combat spirituel, le travail et le silence.

Cette trilogie n'est pas neuve non plus et la forme de la rédaction, enchaînant les citations scripturaires, rappelle d'autres règles. Elle dessine assez bien, dans l'esprit de ce temps, les axes d'une existence religieuse : travail et silence sont les lieux où s'exerce le combat spirituel que le « moine » ou le religieux est appelé à vivre pour l'Eglise. On ne saurait séparer cette trilogie de sa forme concrète : une vie de travail, vécue en solitude et communion, dans la pauvreté, la chasteté et l'obéissance, avec discernement. Rien de très original donc dans cette règle, si ce n'est sa sobriété. Pour le reste, elle s'en remet aux « règles des Pères ».

Une forme de vie

La forme de cette naissance de l'ordre dit pour moi beaucoup de l'esprit du Carmel. Il n'y a pas de prétention particulière à incarner quelque chose de nouveau. Il est vrai que l'époque médiévale ne le veut guère : ce qui fait autorité n'est pas la nouveauté mais plutôt l'inscription dans une tradition, un lignage.

Vivant aujourd'hui de ce même esprit, je me reconnais dans cette non-prétention

à la nouveauté et ce désir d'une vie simple et humble, attachée simplement à ce qui lui est demandé. Cela contribue à me situer, à trouver ma place dans l'Eglise, vivant cette forme de vie sans autre prétention et sans intention de révolutionner la vie spirituelle. L'humilité du projet de vie du Carmel demeure pour moi fondamentale.

Elle mène également à recevoir sans cesse d'une source extérieure à ma propre tradition. Il me semble que le Carmel ne peut se définir à partir de lui-même sans trahir sa source : il lui faut se recevoir de l'extérieur, de l'Eglise. Ainsi Thérèse d'Avila fut-elle marquée par sa fréquentation des jésuites et des dominicains, de même que par les accents spirituels de son époque (et notamment l'ouverture aux laïcs de l'expérience de la prière personnelle). Il y aurait donc à mon sens danger à penser la tradition carmélitaine à partir d'elle-même, en essayant de délimiter les contours d'une identité ou d'une propriété : c'est une tentation qui existe, notamment en période de crise.

Enfin, il me semble que si le Carmel a une grande particularité dans l'histoire des ordres religieux, c'est sans doute son absence de fondateur. C'est significatif à notre époque qui réclame des figures, des témoins dans lesquels se reconnaître : les rayons « témoignages » de nos librairies religieuses marchent bien (j'ai travaillé en librairie et en sais quelque chose !). A ce besoin de figures, l'histoire du Carmel a contribué. Mais à sa source demeure une absence de figures. Plus exactement, c'est une réalité qui est désignée : celle d'un groupe, d'une communauté.

L'expérience d'une vie en commun, avec les accents d'une certaine solitude, est ainsi fondatrice. Je constate chaque jour à quel point cette réalité est constitutive de mon expérience spirituelle : c'est

« communautairement » que nous sommes témoins, à la fois dans la prière et dans la simple fraternité vécue. Je constate aussi combien d'amis viennent chercher cela chez nous : l'amitié, la fraternité d'une communauté et non le simple lien avec telle ou telle d'entre nous. Tout autant que la prière, la vie fraternelle et communautaire marque donc profondément l'esprit du Carmel.

Symbolisme

Cependant, la règle primitive offre aussi des symboles fondateurs. Figures symboliques et bibliques : celle d'Elie le prophète, celle de saint Paul, longuement cité et donné en exemple dans le chapitre sur le travail, celle enfin de Marie, jamais citée dans la règle mais donnée comme patronne de l'ordre. Le Carmel se situe ainsi d'emblée dans une tradition biblique. Voilà encore un accent qui me fait vivre. Dans la méditation de l'Écriture, je trouve l'inspiration pour incarner la forme de vie qui est la mienne. La règle m'invite à m'y reporter comme à une pierre de fondation.

D'autres symboles encore sont invoqués : la source et la montagne. On sait combien ils seront présents dans l'œuvre de Jean de la Croix ou dans celle de Thérèse d'Avila. Le Carmel trace sa route en prêtant attention à ce qui l'entoure et singulièrement aux éléments naturels. La lecture symbolique comme la forme poétique ont une place impor-

tante dans la tradition carmélitaine.¹ Cela lui a donné un style qui n'est pas celui d'un langage technique, mais plutôt celui des formes mouvantes de la poésie, un style dans lequel je me reconnais bien : j'ai maintes fois éprouvé ma résistance à des cadres spirituels trop formels !

Symbolisme et poésie où l'on se laisse porter par la force des symboles plutôt que de chercher à les comprendre, les saisir ou les analyser, me semblent aussi constitutifs d'un style carmélitain, une manière d'être au monde, de le regarder, de se laisser toucher par l'Esprit.

La place de la prière

Il est important à présent de re-situer la prière dans la tradition carmélitaine, du moins telle que je la vois. La prière est invoquée plusieurs fois dans la règle primitive et de manière explicite en deux endroits : veiller dans la prière en « méditant jour et nuit la loi du Seigneur » dans le secret de la cellule, et la prière commune de l'office. Cela dessine assez bien les deux moments de la prière carmélitaine : l'office en commun et la prière personnelle silencieuse.

On voit bien que si l'office est clairement défini, c'est moins le cas de la seconde. Il s'agit d'un mouvement plus large : la vigilance dans la prière, la méditation de la Parole de Dieu. Si une forme commune et un temps seront fixés pour cela plus tard (avec le vécu en commun à heures fixes de l'oraison silencieuse), ce dont nous parle la règle est beaucoup plus large.

Il s'agit de s'inscrire dans un mouvement spirituel qui irrigue temps et lieux de vie : « veiller dans la prière » dans sa chambre, à moins « d'être légitimement occupé à autre chose », et « méditer

1 • Les grands auteurs du Carmel ont tous rédigé des poésies. C'est encore plus frappant chez Jean de la Croix : les œuvres didactiques ne sont que des commentaires, sur demande, de l'expression première, celle du poème. Jean de la Croix signale d'ailleurs que le commentaire ne suffit pas et qu'il est partiel. Il faut se rapporter aux poèmes pour bien entendre ce qu'il veut dire.

jour et nuit la loi du Seigneur », exercice d'une vigilance non cantonnée à un moment de la journée.

La prière carmélitaine n'est pas seulement l'expérience personnelle d'une intimité avec Dieu, mais bel et bien une expérience communautaire : elle est vécue en commun. Cela me donne de vivre la prière non comme le lieu personnel d'un quelconque progrès spirituel, mais d'abord comme le lieu d'un service et d'une mission, d'une communion au monde qui passe par la recherche de Dieu.

Loin de centrer sur l'individu, la prière carmélitaine, intégrant pourtant pleinement l'expérience personnelle, vise à détourner de soi, dans une vie donnée à Dieu pour et avec le monde. Le cri de Thérèse d'Avila en redit bien le mouvement et la source : « Le monde est en feu ! (...) Non, mes sœurs, nous ne vivons pas en des temps où l'on puisse parler à Dieu d'affaires de peu d'importance. »²

Dans l'esprit de Thérèse d'Avila, l'oraison est d'abord le lieu d'un service, motivé par un appel, un apprentissage à devenir « serviteurs de l'amour ».³ Si elle a son importance au Carmel, c'est donc d'abord en ce sens et non par recherche d'une « gloire », d'un « honneur » ou d'une « satisfaction » spirituelle. Cela, Jean de la Croix et Thérèse d'Avila ne cesseront de le répéter, et ils rejoignent bien là un certain esprit des origines.

Un attachement trop grand au concept de « l'oraison », pris souvent dans une forme un peu technique ou une réalité à part, pourrait nuire à la source carmélitaine. Je préfère parler de « prière » et revenir à des choses simples et dépouillées d'un certain vernis construit par les siècles. Il y a un esprit de « prière » propre au Carmel, central et fondamental, mais il n'est pas ordonné à lui-même et ne saurait constituer un but, une re-

cherche en-soi. C'est un lieu et une forme de vie, une attention et un mouvement de l'Esprit.

Au milieu du monde

La règle primitive, comme les réformateurs du XVI^e siècle, ne sépare pas la prière de la vie prise en son entier : travail, relations... C'est là que s'incarne la prière qui est irriguée par la prière vécue en commun, mais aussi et surtout par la méditation de l'Écriture, l'inscription dans son mouvement ou, selon les mots de Thérèse, « l'humanité de Jésus-Christ » et, selon Jean de la Croix, la parole unique du Père qu'est son Fils en qui « il nous a tout donné ».⁴

Comme jeune carmélite engagée dans le monde, c'est ce mouvement que je me sens appelée à vivre au quotidien. Le monde qui m'entoure, ses joies, ses peines, ses espérances, ses défis sont pour moi la source première du vécu de la prière. C'est là que je me sens appelée à mettre mes pas dans ceux de Jésus-Christ, là que j'apprends, en communauté et comme « sœur », à me mettre au service de l'amour, dans un mouvement qui ne part pas de moi mais m'appelle du dehors à devenir ce que je suis. Il ne s'agit pas pour moi d'autre chose que d'être, dans la forme de vie qui est la mienne et avec ses accents, simplement « croyante » au milieu d'un peuple.

A. M.

2 • *Chemin de perfection*, ch. 1.

3 • *Vida*, ch. 11 : l'expression est employée par Thérèse pour dire le but de la prière, dans le mouvement du Christ.

4 • *Montée du Carmel* 2, 22.

Elections américaines

Les catholiques courtisés

●●● **Matt Malone s.j.**, New York
Rédacteur d'« America magazine »¹

Le 23 août dernier, on a compris de qui dépendrait l'issue des élections américaines de novembre. Ce jour-là, le sénateur de l'Illinois Barack Obama, candidat du Parti démocrate, a annoncé avoir choisi le sénateur du Delaware Joseph Biden comme compagnon de campagne pour le poste de vice-président.

L'Amérique est une nation politiquement divisée de manière quasi équitable entre républicains et démocrates. A ce jour, peu de votants sont encore indécis quant à savoir quel parti devrait gouverner le pays après les années Bush. Ces électeurs peuvent, jusqu'au dernier moment, opter pour l'un ou l'autre candidat. Ainsi, c'est cette poignée d'Américains indépendants et hésitants qui se révélera déterminante le mois prochain. Et c'est leur profil sociologique qui a influencé le choix de Biden par Obama.

Joseph Biden est crédible et expérimenté dans deux domaines qui ont dominé la campagne présidentielle : la chute de l'économie américaine et la guerre en Iraq. Biden, en effet, est un homme dont les racines sont profondément implantées dans les classes moyennes ouvrières sans lesquelles les démocrates ne peuvent pas gagner (celles-ci se sont montrées peu disposées à accorder leur confiance à Obama). En outre, Biden est peut-être l'expert le plus largement res-

pecté dans le domaine des affaires étrangères et il siège pour le moment au Congrès américain. Sa candidature a donc été pensée en vue d'apaiser les votants indépendants qui doutent de la capacité d'Obama à agir efficacement une fois aux commandes du pays.

Mais surtout, le candidat démocrate a choisi un Blanc, catholique, car nombre des indécis sont Blancs, mâles et catholiques. Et Obama sait qu'aucun candidat n'a conquis la Maison Blanche lors d'une élection présidentielle moderne sans le support de la majorité blanche et catholique.

Il n'est cependant pas facile de prédire pour qui vont voter ces catholiques, parce qu'il n'y a pas de bloc uniforme de votants catholiques dont on pourrait prédire le choix sur la base de leur appartenance religieuse. En cela, les catholiques se différencient des protestants. L'un des groupes politiques les plus puissants aux Etats-Unis a été, lors de ces vingt-cinq dernières années, la droite dite religieuse - une coalition de protes-

Les Etats-Unis se préparent à vivre leur plus importante élection présidentielle depuis 25 ans. Or son issue semble dépendre d'une minorité d'indécis, en majorité des Blancs catholiques.² Au cœur de leurs préoccupations : la récession économique et la guerre en Iraq. Car si la foi influence toujours la vie publique américaine, le poids politique concret des Eglises semble en perte de vitesse.

1 • Hebdomadaire publié par des jésuites, fondé en 1909, www.americamagazine.org.

2 • Les catholiques représentent tout de même 23,9 % de la population du pays, mais leur croissance depuis 1960 est due principalement à la communauté hispanique (plus de 35 % des catholiques). (n.d.l.r.)

tants conservateurs et évangéliques qui, même s'ils ne sont plus aussi meneurs que jadis, continuent d'exercer le pouvoir au sein du Parti républicain. On peut assurément compter sur ces protestants, conservateurs en matière sociale et économique et qui associent directement leur foi à leur vote, pour voter républicain aux élections présidentielles 2008.

Ce n'est pas la même chose du côté des catholiques. On l'a dit, de nombreux votants identifiés comme catholiques sont également susceptibles d'être des *swing voters*, oscillant entre républicains et démocrates à chaque élection. Ils sont ardemment courtisés par les candidats car ce sont ceux qui offrent la marge de victoire dans telle ou telle course politique. Selon les statistiques, les catholiques ne lient généralement pas leur vote à leur foi et cela pour deux raisons principales. Tout d'abord, les catholiques états-unis ont tendance à voter selon leur statut socio-économique plutôt que selon leur foi. Ensuite, les croyants catholiques ne se sentent pas « naturellement » en harmonie avec l'un ou l'autre parti. Oscillant entre la doctrine sociale de l'Eglise, un libéralisme en matière de politique économique et de guerre et de paix, et un conservatisme dans les questions sociales telles que l'avortement et le mariage, ils ne se sentent pleinement représentés par aucune des deux plates-formes politiques que sont les grands partis.

Cependant, même si les catholiques sont imprévisibles et hésitants dans leur vote, même s'ils s'intéressent à toute une série de problèmes politiques plutôt qu'à juste une ou deux questions, ils partagent tous une même vision commune dont les candidats devraient se souvenir lorsqu'ils s'adressent à eux : ils ont tendance à se préoccuper du bien commun incarné par la doctrine sociale de l'Eglise, à s'enga-

ger en faveur de la vie et de la dignité et à exprimer leur sollicitude envers les opprimés de l'économie du pays.

Cette vision du monde éclaire les candidats sur la manière dont ils doivent s'adresser à eux. Ce qui peut se révéler important vu que les catholiques représentent une forte part de la population dans quelques-uns des Etats-clés de l'élection présidentielle 2008, comme le New Hampshire, le Nouveau Mexique, le Colorado et, bien sûr, la Floride.

Foi et politique

Il existe une autre raison pour laquelle les catholiques sont demeurés peu disposés à faire peser leurs convictions religieuses sur leurs décisions politiques : ils se sont sentis de plus en plus mal à l'aise face à l'amalgame fait par la droite religieuse entre la foi et la pratique chrétiennes et la politique du Parti républicain.

L'influence politique de cette droite religieuse décline aujourd'hui. La candidature en 2008 du fondamentaliste Mike Huckabee, l'ancien gouverneur de l'Arkansas, a probablement marqué le crépuscule de l'influence évangélique dans la politique des conservateurs. C'est pourquoi, pour les élections à venir, les Américains devront repenser les rapports entre la foi et la politique.

Les Etats-Unis sont un étrange amalgame : une nation laïque, mais profondément religieuse. Les électeurs, y compris les catholiques, continuent de penser que les opinions religieuses peuvent et doivent être exprimées publiquement. En ce sens, tant McCain qu'Obama ont courtisé les croyants et ont usé d'un langage religieux pour décrire leurs origines et leur vision du monde. Parallèlement, ils ont tous deux cherché à éviter de donner l'impression de vouloir imposer leurs opinions religieuses.

C'est un difficile jeu d'équilibre pour les candidats, mais c'est là aussi un projet typiquement américain. Cette approche qui émerge de l'« après droite religieuse » ressemble à la manière dont bien des catholiques abordent la politique américaine : la foi doit influencer sur la perspective publique de tout un chacun, mais la raison, elle, doit influencer les résultats pratiques. Un jugement prudent devrait se situer entre la foi et la raison. C'est exactement ce qui fait des catholiques des *swing voters*.

L'économie en tête

Mais alors, si ce ne sont pas les opinions religieuses qui vont déterminer le vote des catholiques, quelles sont les questions qui vont faire pencher leur balance ? Comme pour la moyenne des votants, on trouvera en priorité les aspects de l'économie nationale et la guerre en Iraq. Il est clairement démontré que l'économie américaine traverse une récession importante. L'ascension vertigineuse du prix de l'essence (plus de 70 % des Etatsuniens sondés disent qu'il est trop haut) continue d'alimenter la peur de l'inflation dans tous les secteurs de l'économie. L'indice du Dow Jones Industrial a vécu dernièrement certains de ses pires mois depuis la Grande dépression et la chute du marché immobilier menace la sécurité économique d'un grand nombre de citoyens. Lors d'un récent sondage effectué par CNN à propos de la santé économique du pays, plus de 90 % des interviewés ont indiqué être « extrêmement » ou « très » inquiets, et que cette question guidera prioritairement leur vote de novembre.

Historiquement, une économie en chute a tendance à jouer en faveur du parti de l'opposition, la plupart des votants souhaitant un grand changement lorsque

leurs portefeuilles sont mis à mal. Ainsi les démocrates devraient être avantagés en 2008.

Pourtant, on perçoit des signes troublants en défaveur de Barack Obama. Des sondages récents (été-automne 2008) ont montré que, curieusement, un nombre croissant de votants en sont arrivés à faire plus confiance à McCain qu'à Obama en ce qui concerne la gestion des problèmes économiques du pays. Cela provient probablement d'une perception tenace parmi les votants qu'Obama serait élitiste ; il naviguerait dans un monde de citoyens bien éduqués et influents, habitant les banlieues et épargnés par les effets de la récession.

S'il veut gagner la Maison Blanche, le candidat démocrate devra tenir compte de cette perception des choses. Il devra établir un lien avec les votants des classes ouvrières, dont beaucoup sont catholiques, et les convaincre qu'il comprend leur plainte et qu'il est le seul à pouvoir inverser la vapeur.

La guerre en Iraq ensuite

A l'automne 2007, la guerre en Iraq était la préoccupation la plus importante des citoyens américains. En janvier 2008, elle se situait au même niveau que les questions économiques. A présent, elle vient en deuxième position. L'économie, à la veille d'une récession, s'est substituée au conflit vieux de cinq ans.

Manifestement, c'est une mauvaise nouvelle pour McCain. Selon la plupart des estimations, le sénateur de l'Arizona a plus d'autorité et est un meilleur expert en matière de sécurité nationale. Maintenant qu'une apparente stabilité règne en Iraq et que le sujet a glissé à l'arrière-scène électorale, l'avantage de McCain

semble moins important.³ Cependant, s'il est impossible d'exagérer l'effet que les événements du 11 septembre ont encore sur le psychisme collectif des Américains, le pays est toujours en guerre, pour le meilleur et pour le pire, et traverse une période dangereuse. Or il y a seulement quatre ans, Obama n'était encore qu'un politicien mineur à Springfield, Illinois. En d'autres termes, les votants le soupçonnent de manquer d'expérience pour affronter les défis du terrorisme, et d'assise et de prévoyance pour mettre un terme aux guerres en Iraq et en Afghanistan, avec honneur et une véritable chance pour la paix.

Alors que l'épiscopat étasunien, à la suite des papes Jean Paul II et Benoît XVI, a été l'un des meneurs de l'opposition à la guerre en Iraq et est devenu un puissant défenseur de la paix, les catholiques américains ont pour leur part largement suivi le courant majoritaire de l'opinion publique : ils ont pensé initialement que la guerre en Iraq était justifiée, puis ont déchanté. Aujourd'hui, ils sont las de ce conflit et plus du tout convaincus que les efforts américains aient rendu l'Iraq ou les Etats-Unis plus sûrs ou plus justes. La question qui se pose pour la plupart des votants est celle-ci : quel candidat peut mettre fin le plus vite possible à l'engagement américain, sans péjorer la situation en Iraq ni dans la région ?

A l'ère de l'information continue et simultanée sur les réseaux câblés américains, les événements politiques peuvent se dérouler à la vitesse éclair. Cette révolution de la communication de masse ainsi que la nature divisée de l'électorat américain font qu'il est impossible de prédire qui gagnera en novembre prochain. Ce dont nous sommes plus ou moins sûrs par contre, c'est que le résultat des courses, au moins au niveau des votes populaires, dépendra du nombre

relativement restreint des votants actuellement hésitants. Il est également clair que le vainqueur sera le candidat qui convaincra les citoyens qu'il est celui qui comprend le mieux leurs maux économiques et leurs peurs sécuritaires et qu'il aura, une fois élu président, l'habileté et le jugement pour leur faire face.

Un test crucial

Il est indubitable que les présidentielles de 2008 sont les plus importantes élections nationales américaines depuis 1980, date à laquelle le pays accepta, avec l'élection de Ronald Reagan, un énorme changement politique.

Les Etats-Unis sont toujours une nation mondialement très puissante, mais leur crédibilité n'a jamais été aussi basse. Les fondations de l'économie américaine sont fortes, mais sa croissance est en chute libre. En 2008, les Etats-Unis vont décider s'il faut se retirer du leadership mondial, continuer la controversée politique extérieure de l'administration Bush ou réimaginer leur rôle international au sein d'un monde très dangereux et rapidement changeant.

Les citoyens américains devront également décider de la manière d'aborder une foule de priorités domestiques, comme l'éducation, le système de santé ou l'emploi. Les catholiques qui se rendront aux urnes se retrouveront au cœur du débat et de la décision. Quant à savoir ce qu'ils feront, les paris restent ouverts !

M. M.

(traduction Th. Schelling)

3 • L'attentat commis contre l'ambassade américaine au Yémen, le 17 septembre dernier, a à nouveau inversé la situation, depuis la rédaction de cet article. (n.d.l.r.)

L'échec du droit d'ingérence

●●● **Paul Grossrieder**, *Charmey*
Président de Voice,¹
directeur général du CICR de 1998 à 2002

Le droit d'ingérence a vingt ans. A sa base, il y a un raisonnement simple : l'intervention humanitaire est trop lente, il faut en améliorer l'efficacité par des actions de force, si nécessaire. En 1968 déjà, avant la création de ce droit, les *French doctors* avaient tenu ce raisonnement au Biafra. Parmi eux, l'actuel ministre des Affaires étrangères français, Bernard Kouchner.

La situation birmane de mai 2008 illustre bien les contextes dans lesquels le droit d'ingérence devrait s'appliquer. En effet, la junte au pouvoir s'est montrée peu sensible au sort de sa population et très restrictive dans son acceptation de l'aide internationale. Ne fallait-il pas, dans ces conditions, passer par-dessus les autorités birmanes pour accéder, si besoin par les armes, aux victimes de cette catastrophe majeure et tenter de les sauver ?

Pour les créateurs du concept, Bernard Kouchner et Mario Bettati, juriste français, il y a trois générations d'humanitaires,

dont la première est représentée par le CICR, les Conventions de Genève (1949) et les Protocoles additionnels (1977). Selon eux, le respect de l'autorité et de la souveraineté des Etats - qui est au cœur du DIH (droit international humanitaire) - peut paralyser les humanitaires, comme ce fut le cas durant la Seconde Guerre mondiale et la Shoah. Le « sans frontiérisme », qui représente la deuxième génération des humanitaires, veut promouvoir une « morale de l'extrême urgence » et ignorer les souverainetés. Enfin, troisième génération, le droit d'ingérence, qui requiert l'intervention humanitaire des Etats, veut créer un « dispositif antigénocide, anti-Auschwitz ».² Il inscrit dans le droit international la possibilité pour un Etat d'interférer, y compris par la force, dans les affaires d'un autre Etat si la morale l'exige.³

Textes fondateurs

La base écrite du droit d'ingérence est fixée dans deux résolutions de l'Assemblée générale de l'ONU intitulées *Assistance humanitaire aux victimes des catastrophes naturelles et situations d'urgence du même ordre*.⁴ Ces deux textes « invitent tous les Etats à faciliter le libre accès aux victimes » mais ils ne définissent pas clairement les situations dans lesquelles ils s'appliquent. Par ailleurs, ils réaf-

En mai de cette année, le passage du cyclone Nargis en Birmanie et ses cent mille morts et deux millions de sinistrés ont relancé le débat sur le droit d'ingérence parmi les diplomates et les humanitaires. Est-il une avancée par rapport au droit humanitaire ? Retour sur sa genèse et sur quelques-unes des situations où des résolutions du Conseil de sécurité de l'ONU ont voulu l'appliquer.

- 1 • Voluntary organisations in cooperation in emergencies, www.ngovoice.org.
- 2 • **Olivier Roy**, « Le mouvement humanitaire. Questions à Bernard Kouchner », in *Le Débat* n° 67, nov.-déc. 1991, p. 39.
- 3 • **Mario Bettati**, « Ingérence humanitaire et démocratisation du droit international », in *Le Trimestre du Monde* n° 17, Paris 1992, pp. 29 ss.
- 4 • Résolution A/43/131 du 8 décembre 1988 et résolution A/45/100 du 14 décembre 1990.

firmement « la souveraineté, l'intégrité territoriale et l'unité nationale des Etats », ce qui restreint le principe d'ingérence. La deuxième résolution prévoit des « couloirs d'urgence pour la distribution d'aide médicale et alimentaire » mais ce droit de passage est soumis à des restrictions temporelles et géographiques importantes. De plus, ces couloirs doivent être établis avec la coopération des Etats concernés. Les textes onusiens représentent donc une version minimaliste du droit d'ingérence.

Responsabilité de protéger

Comme ce concept passe très mal auprès des Etats du Sud, les Nations unies décident en 2000 de la création d'une Commission internationale de l'intervention et de la souveraineté des Etats. En 2001, celle-ci publie son rapport sur la *Responsabilité de protéger*. Elle rejette, en fait, le droit d'ingérence et promeut la responsabilité des Etats qui découle de leur souveraineté : « La responsabilité internationale de protéger prend le pas sur le principe de non-intervention. »⁵ En 2005, l'Assemblée générale de l'ONU adopte le principe de la « responsabilité de protéger ». Ainsi, la souveraineté est sauve, mais en cas de non-respect de ce principe, une intervention externe est légitime. D'une certaine manière, l'ONU revient au droit international humanitaire classique.

On peut s'étonner que les pères du droit d'ingérence fassent comme s'ils ignoraient l'existence du monumental corpus juridique constitué depuis 1864, revu plusieurs fois et finalement consigné dans les *Conventions de Genève* (1949), signées et ratifiées par la totalité des membres de la communauté internationale, et dans les deux *Protocoles additionnels* - dont le deuxième est cependant

moins universellement reconnu. Le contenu du DIH classique est largement plus complet que les deux brèves résolutions onusiennes sur le droit d'ingérence. Les deux droits se basent sur une logique différente. Alors que le droit d'ingérence prône d'emblée une intervention extérieure, le DIH s'articule autour du droit des victimes à recevoir de l'assistance.⁶ En outre, les opérations d'aide doivent être menées par des organismes neutres et impartiaux et non par des Etats et ces interventions ne sont pas considérées comme de l'ingérence par le DIH.⁷ Quant aux situations dans lesquelles le CICR peut intervenir, le DIH couvre aussi bien les conflits nationaux qu'internationaux. Par ailleurs, les Etats lui ont reconnu un droit d'initiative extra-conventionnel dans les situations de troubles et de tensions internes.⁸ On le voit, d'un point de vue juridique, le droit d'ingérence ne constitue pas un progrès par rapport au DIH classique.

- 5 • *La responsabilité de protéger*, rapport de la Commission internationale de l'intervention et de la souveraineté des Etats, Centre de recherches pour le développement international, Ottawa 2001, p. 12. Les membres de la Commission sont : Gareth Evans (Australie) et Mohamed Sahnoun (Algérie), coprésidents, Gisèle Côté-Harper (Canada), Lee Hamilton (Etats-Unis), Michael Ignatieff (Canada), Vladimir Lukin (Russie), Klaus Naumann (Allemagne), Cyril Ramaphosa (Afrique du Sud), Fidel Ramos (Philippines), Cornelio Sommaruga (Suisse), Eduardo Stein (Guatemala), Ramesh Thakur (Inde). A noter que Bernard Kouchner n'en fait pas partie.
- 6 • L'article 23 de la IV^e Convention oblige les Etats à laisser passer les secours en faveur des populations civiles qui se trouvent sur le territoire d'une partie au conflit, fût-elle ennemie.
- 7 • Cf. art. 790 du Protocole I : « Les offres de secours... ne seront considérées ni comme une ingérence, ni comme des actes hostiles. »
- 8 • Statuts du Mouvement de la Croix-Rouge et du Croissant-Rouge, art. 5, adoptés par l'ensemble des Etats de la communauté internationale.

Reste à voir si sur le terrain, les populations victimes sont mieux et plus rapidement aidées grâce au droit d'ingérence. Car c'était bien là l'objectif de Bernard Kouchner et personne ne peut contester la nécessité de rechercher une meilleure efficacité de l'action humanitaire.⁹

Sur le terrain

Depuis 1991, plusieurs opérations de l'ONU sont des mises en œuvre du droit d'ingérence sur le terrain. La première est *Provide Comfort*, en 1991,¹⁰ dans le Kurdistan iraquien. En réalité, cette opération tentait de compenser l'échec politique de la guerre du Golfe, qui n'était pas parvenue à éliminer le régime de Saddam Hussein. On camouflait cet échec par une action humanitaire en faveur des Kurdes que les Américains avaient encouragés à se révolter. L'armée iraquienne étant toujours opérationnelle, elle avait ensuite obligé les populations kurdes à fuir. A noter que d'autres organisations (ONG, CICR) développaient déjà des opérations dans le Kurdistan, en dehors du cadre de la résolution 688 qui avait une visée politique.

En 1992, une autre résolution fut votée pour une intervention en Somalie.¹¹ Il est évident qu'une aide humanitaire était la bienvenue dans ce pays totalement à la

dérive et affamé, mais elle faisait double emploi avec l'assistance déjà apportée par d'autres. Ces soldats « humanitaires » finirent même par donner une image confuse d'un humanitaire mêlé à l'intervention militaire.

Au Rwanda, le génocide des Tutsis commis par les Hutus (1994) vit les troupes de la MINUAR (Mission des Nations unies pour l'assistance au Rwanda) dans une totale incapacité à intervenir efficacement malgré le droit d'ingérence. En dépit de l'insistance constante du général Dallaire¹² depuis janvier 1994 pour que le Conseil de sécurité décide de renforcer ses troupes, la résolution 912 du 21 avril 1994 (soit deux semaines à peine après le déclenchement du génocide) confirma un retrait et ne laissa sur place qu'un effectif de 2709 hommes. Loin de la logique d'ingérence, la communauté internationale se désintéressa de ce drame et de cette situation sans intérêt stratégique. Ce n'est que le 17 mai 1994 qu'un retournement s'opéra. La résolution 918 prévoyait en effet de relever les effectifs à 5500 hommes. Mais les lourdeurs administratives retardèrent la concrétisation de la résolution. L'ineffica-

« Hôtel Rwanda »
(2004), de Terry George



9 • A cet égard, signalons que le pape Jean Paul II a défendu le droit d'ingérence à plus d'une reprise. Cf. par exemple le discours à la Conférence de la FAO et de l'OMS en décembre 1992.

10 • Conseil de sécurité, résolution 688.

11 • Conseil de sécurité, résolution 794.

12 • Sous la direction de **Jonathan Moore**, *Des choix difficiles. Les dilemmes moraux de l'humanitaire*, Gallimard, Paris 1999, chapitre V, p. 135.

cité de la MINUAR se prolongea et dès que les nouvelles troupes arrivèrent, le pouvoir tutsi de Kigali chercha à s'en débarrasser ; il obtint satisfaction partielle avec la résolution 997 (9 juin 1995) qui prévoyait une réduction des effectifs onusiens.¹³ L'échec de la mise en œuvre d'une ingérence pour mettre fin à des violations gravissimes des droits de l'homme est ici patent.

Puis en 1999, au Kosovo, eut lieu une ingérence unilatérale menée par les Etats-Unis. Même si l'opération fut baptisée « guerre humanitaire », plus personne n'était dupe. Le droit d'ingérence, qui était censé être humanitaire, se transformait en opération purement militaire. La mise en œuvre du droit d'ingérence devenait un usage de la force, sans rapport avec une intervention humanitaire neutre, impartiale et indépendante.

La récente crise humanitaire birmane relança le débat car la junte mis tous les obstacles possibles à l'aide internationale. Le mercredi 7 mai 2008, la France, à l'initiative de Bernard Kouchner son ministre des Affaires étrangères, proposa le vote d'une résolution au Conseil de sécurité afin d'obliger l'Etat birman à s'ouvrir. En raison de l'opposition de la Russie et de la Chine, la résolution ne put être votée. Le conseiller pour la « responsabilité de protéger » du Secrétaire général de l'ONU fut lui-même très sévère à l'égard de la proposition française. Après coup, on peut constater que les quelques petits succès remportés face à la junte birmane le furent grâce aux discussions menées par l'ASEAN¹⁴ et par le secrétaire général de l'ONU Ban Ki-Moon et non par les appels à l'interventionnisme de Kouchner.

De manière globale, le droit d'ingérence n'ajoute donc rien au DIH et n'améliore pas l'efficacité de l'action humanitaire. Comme sa mise en œuvre nécessite des interventions militaires, il brouille l'image

de l'humanitaire indépendant et neutre. Le droit d'ingérence est également un droit du fort sur le faible. Etant politisé, il est sélectif. L'exemple du Rwanda l'illustre bien.

Séparer les « pouvoirs »

Certes, l'application du DIH n'est pas idéale, mais toute recherche d'amélioration se doit de sauvegarder un « humanitaire » indépendant, impartial et neutre. En tout état de cause, quelques présupposés doivent être respectés. Premièrement, une action humanitaire doit exister dans la durée et ne peut se concevoir comme une intervention-éclair, de type militaire. Deuxièmement, la règle d'or est de répondre aux besoins réels et non à des intérêts politiques ou stratégiques. Troisièmement enfin, une intervention humanitaire ne se limite pas à la logistique de l'assistance matérielle, elle inclut la protection des populations et de la dignité des personnes.

Seules certaines organisations humanitaires peuvent remplir ces conditions. La tâche des Etats est de rechercher des solutions politiques aux crises et non de faire double emploi avec celles-ci.

P. Gr.

13 • Les effectifs passent de 5586 hommes au printemps 1995, à 1800 en octobre 1995.

14 • Association des nations de l'Asie du Sud-Est.

Sombre Israël

●●● **Guy-Th. Bedouelle o.p.**, Angers (FR)
Recteur de l'Université catholique de l'Ouest

L'intransigeance et le rigorisme seraient-ils, dans le passé et le présent, l'apanage des religions et, en particulier, des monothéismes ? C'est ce que la littérature et le cinéma semblent vouloir dire. Mais leur discours est forcément unilatéral car il part de présupposés, partagés par le grand public, radicalement différents de ceux qui pratiquent ce type de foi. Pour qui cherche à comprendre, le discernement est difficile et doit faire la part des choses, d'autant plus que les arts se servent du biais de la fiction et peuvent ainsi forcer le trait.

Le cas du cinéma israélien est particulièrement intéressant. Voici un pays qui vit dans le contraste perpétuel entre une population fortement sécularisée mais unie, en dépit de tous les clivages, autour de sa propre identité nationale (qui comporte nécessairement une dimension religieuse) et des courants du judaïsme orthodoxe et même ultra-orthodoxe, dont les membres mènent leur vie de communauté. Quand on se promène dans Jérusalem ou dans Tel-Aviv, on est immédiatement frappé par cette diversité qui s'exprime d'abord par l'allure vestimentaire.

Le très vivant cinéma de ce pays ne pouvait que tirer parti de cette situation. *The Bubble* d'Eytan Fox manifestait la liberté des mœurs,¹ tandis que le cinéaste Amos Gitai, dans *Kadosh*, dénonçait avec virulence l'asservissement des

femmes dans l'univers du judaïsme orthodoxe. Deux films récents apportent avec talent leur vision.

My Father, my Lord (Mon père, mon Seigneur) a été réalisé par David Volach, un tout jeune cinéaste issu lui-même des milieux ultra-religieux venus d'Europe de l'Est. Chef prophétique d'une communauté de ce type, Rabbi Abraham, sa femme et leur fils Menahem, âgé d'une dizaine d'années, en sont les protagonistes. Pour autant que la volonté paternelle et la ritualité minutieuse talmudique soient respectées, l'harmonie règne dans cette famille restreinte.

C'est par les yeux de Menahem, à la fois docile et curieux de tout, que nous découvrons le monde : il est particulièrement intéressé par les animaux, oiseaux ou poissons, dont le spiritualisme juif ne

cinéma

My Father, my Lord, de David Volach

« *My Father, my Lord* »



1 • Cf. « Contrastes d'Israël », in *choisir* n° 574, octobre 2007, pp. 29-30.

semble pas tenir grand compte. Nous le voyons étonné lorsque son père sépare une tourterelle de ses oisillons pour obéir à une énigmatique prescription de la Bible (Dt 22,6-7).

C'est sans doute aussi parce qu'il veut remettre son poisson rouge dans la mer que Menahem se noiera au cours de l'excursion que le père a consenti à lui offrir. Femmes et hommes étant séparés pour se baigner et n'étant plus surveillé par sa mère, Menahem échappe à l'attention du Rabbi, occupé par la prière du soir en plein air. Une surenchère tragique est alors proposée par le cinéaste qui nous montre Abraham, responsable de la synagogue, s'inclinant devant la « volonté de Dieu » et justifiant le primat de la prière. La mère se révolte silencieusement contre le père et Seigneur, qui est à la fois son époux auquel elle s'est soumise pendant tant d'années, et le Dieu d'Israël.

L'œuvre a une singulière puissance, un peu schématique cependant. Le récit de l'immolation d'Isaac par Abraham (Gn 22) que Menahem doit réciter en hébreu et en yiddish sous-tend le film. Mais Isaac est épargné, tandis que le petit garçon disparaît mystérieusement dans la mer. Une manière de dire sans doute que l'interprétation puritaine et rigoriste du texte révélé ne peut qu'apporter le malheur aux hommes.

Succédant à *Prendre femme*, réalisé en 2004, *Les sept jours*, de Ronit et Shlomi Elkabetz, se situe sur un autre registre. Ce film semble prendre acte en quelque sorte de la diversité de la société israélienne à l'intérieur même des groupes qui la composent.

A la mort du père, une famille se plie à la coutume juive d'habiter ensemble la maison du mort, durant une semaine, sans se laver, sans coucher dans un lit, sans

manger de viande, pour honorer la mémoire du défunt. Ce huis-clos relatif - car les hommes doivent quand même vaquer au commerce - devient le révélateur des tensions, des refoulements et des frustrations qui habitent les sept frères et sœurs et leurs conjoints.

Le film excelle à indiquer leurs relations complexes, qui vont d'un paroxysme à l'autre avec les règlements de comptes, les explications et les réconciliations, dans la surexcitation ou le délire, dans les conflits d'intérêt autour de l'héritage, alors que la famille devrait se sentir unie dans la perte du défunt. Mais ce qui intéresse aussi, ce sont les clivages dans l'exigence religieuse des coutumes, des plus orthodoxes aux plus libres, des plus sincères aux plus conformistes, qui donnent sans doute un tableau, vraisemblable jusque dans la caricature, de la société juive en Israël.

Comme on peut s'y attendre, c'est autour de Ronit Elkabetz, co-réalisatrice avec son frère, que se cristallise le film. Cette actrice, qu'on avait vue en femme moderne et libérée dans l'amusante comédie de Eran Kolrin, *La visite de la fanfare* (2007), donne ici à son personnage, Viviane, une dimension plus revendicatrice. Elle a quitté son mari et veut divorcer alors qu'elle doit attendre son consentement. Les sept jours de deuil révèlent les contradictions d'une société inquiète et menacée, dont les masques à gaz précipitamment mis sur le visage au cimetière dans la dernière scène sont le signe.

En dépit de l'humour juif et de l'auto-dérision, le cinéma d'Israël donne une sombre image de sa société.

G.-Th. B.

**Les sept jours,
de Ronit et
Shlomi Elkabetz**

Du quotidien à la tragédie

théâtre

●●● **Valérie Bory**, Lausanne
Journaliste

« Je m'appelle Clyde. J'ai déjà joué Jésus, Mowgli et beaucoup d'animaux sauvages. Je suis né en Inde, ma mère m'a abandonné dans un orphelinat parce qu'elle était très pauvre. A Noël, j'ai joué mon premier rôle à l'orphelinat : le petit Jésus. Un rôle muet mais très important. J'ai été proposé à l'adoption internationale parce que j'avais un petit trou au cœur. Mes parents suisses m'ont découvert grâce à cette photo. » La photo de l'orphelinat s'inscrit sur un grand écran. Emotion et poésie.

Neuf enfants, entre 6 et 14 ans, jouent ainsi leur quotidien d'« expatriés » par les hasards de la vie ou parce que leurs parents travaillent dans des multinationales de la région lémanique. Ils changent souvent de pays avec leurs familles. Ils vont dans des écoles internationales. Celle de Lausanne, ville où ces gosses vivent après avoir déjà pas mal bourlingué, a été pour eux le creuset de quelques années de scolarisation.

Rôlés dans un *workshop* imaginé par Lola Arias et le Lucernois Stefan Kaegi, ils ont été retenus parmi une vingtaine d'enfants qu'on nomme pluriculturels. Ils ont créé un groupe de rock et interprètent leurs chansons sur scène. Ils parlent de leurs utopies, rêvent d'inventer une maison portable ou de coloniser Mars. Aline raconte la guerre d'Angola avec une mappemonde et de vrais escargots, qu'elle fait glisser sur la surface du globe. Le père d'Aline est portugais,

Blanc et a dû fuir l'Angola avec sa famille. Le père de Sarah, Noir, Angolais, était chef d'armée.

Subtil. Sans aucun mot idéologique, on est avec Kaegi au-delà des clichés politiques bons/méchants, comme dans ses précédents spectacles, *Mnemopark* et *Cargo Sofia*, des « performances » dont le cœur est toujours la réalité mondialisée. Un dispositif multimédia très sophistiqué, pour un spectacle si original que les places se sont arrachées au récent festival d'Avignon, explique *Le Monde*.

Sur la scène du Théâtre Pitoëff, à Genève, a été créé le 8 septembre un saisissant *Britannicus*, mis en scène par Gérard Desarthe. D'entrée, règne le noir sur scène. En noir Agrippine, la mère de Néron, en noir Burrhus, conseiller militaire de Néron, en noir Britannicus, fils du deuxième époux d'Agrippine (Claudius), donc demi-frère de Néron ; un Britannicus écarté du trône par Agrippine au profit de son fils d'un premier lit, Néron. En noir aussi le filandreuse Narcisse, espion de Néron auprès de Britannicus, jeune et inexpérimenté.

La scénographie est toute de verticalité (les piliers), comme le pouvoir absolu du tyran, et d'horizontalité (les marches), comme le peuple soumis ou comme la tombe où finiront ceux qui font ombrage à Néron. Un fauteuil intemporel du Corbusier figure le trône.

Airport Kids, de Lola Arias et Stefan Kaegi

Coire, Theater Chur, 31 octobre - 1^{er} novembre ; Zurich, Theaterhaus Gessnerallee 7-9 novembre.

Britannicus, de Racine

Théâtre de Vidy, Lausanne, 1-12 octobre ; Théâtre des Osses, Fribourg, 15 octobre - 2 novembre ; Théâtre Benno Besson, Yverdon, 5 novembre ; etc.

théâtre

Cette équation étant posée, en noir, comme le mal absolu (Néron), la démonstration de Racine peut commencer, dans la rigueur des alexandrins - pas un mot de trop, pas un de moins - et selon la loi de la tragédie classique. En cinq actes, Néron, mis par sa mère sur le trône et qui règne à travers elle dont le crédit à Rome est considérable, devient un monstre.

D'emblée, quand le rideau s'ouvre, Agrippine, la mère toute-puissante au tournant de sa disgrâce, expose la situation. Après quelques années de règne, Néron (fantastique Raoul Teuscher, suave et excessif) montre sa nature, celle d'un homme sans scrupules qui tue dans l'œuf toute velléité d'opposition à son pouvoir absolu. Un pouvoir aiguisé par sa peur du coup d'Etat (personnifié par Pallas et des membres du Sénat, prêts à se mettre du côté de Britannicus), par ses caprices (il fait enlever Junie, la fiancée de son demi-frère Britannicus, et ré-

*Néron et Junie,
dans « Britannicus »*



pudie sa femme, la soumise Octavie), et par sa cruauté, moteur de la crainte qu'il inspire. Néron détruit ce qu'il ne peut obtenir, aidé par le fourbe Narcisse.

Agrippine souffre d'être écartée, orchestre son retour sur la scène et échoue. Lutte de pouvoir, donc, entre deux carnassiers, sur fond d'inceste refoulé. Agrippine dira, lorsque Néron voudra remplacer Octavie, l'épouse choisie par elle, par Junie : « C'est à moi qu'on donne une rivale », éclairant ainsi le couple mère-fils.

Lutte entre les forts et les faibles (l'opposition Néron/Britannicus), entre l'honnêteté (Burrhus) et la fourberie (Narcisse). « J'ai choisi Burrhus pour opposer un honnête homme à cette peste de Cour », écrivait Racine. Junie dénonce d'emblée les intrigues et compromissions de la Cour de Néron. « Dans cette Cour, si j'ose dire, combien tout ce qu'on dit est loin de ce qu'on pense. Que la bouche et le cœur sont peu d'intelligence ! Avec combien de joie on y trahit sa foi. » C'est une pure qui, protégée par le peuple, s'enfuira et se dédiera au Temple des vestales après cette journée barbare. Britannicus, lui, sera empoisonné par Narcisse sur l'ordre de Néron, Agrippine prédira sa fin tragique et Narcisse sera tué par la foule.

Couleurs et intelligence des costumes - pâles et clairs pour Junie et Albine, complet ébène pour les hommes, avec un drapé au bras rappelant la toge. Le côté « histrionnesque » de Néron se traduit dans une scène par un pourpoint baroque du XVII^e siècle ! Les actes sont ponctués par un gong, indiquant l'inexorable progression de la tragédie.

V. B.

Un rêve de pierre pour peintres

Venise

●●● **Geneviève Nevejan**, Paris
Historienne de l'Art

Dès le début du XIX^e siècle, l'histoire de la peinture cesse de s'écrire à Venise. La Cité des Doges n'en demeure pas moins un lieu d'épanouissement et d'inspiration poétique pour Turner, Monet ou Signac, dont la Fondation Beyeler nous livre les souvenirs et la vision éblouie. On a peine à concevoir aujourd'hui le peu d'attrait que Venise inspira jusqu'au XIX^e siècle. Montaigne, pour l'avoir connue en 1580, disait « l'avoir trouvée autre qu'il ne l'avait imaginée et un peu moins admirable ».

Les Anglais, grands collectionneurs des *vedute* de Canaletto, jouèrent un rôle déterminant dans sa redécouverte. Lord Byron, qui avait sa loge à la Fenice, l'associe à un Orient aussi mirifique que mythique. Cette nostalgie, qui allait assez définitivement emprisonner Venise, imprègne aussi les vers de John Ruskin. Gagnés par la poésie du site, Balzac, George Sand, Frédéric Chopin, le peintre Théodore Chassériau ou Wagner affluèrent de toute l'Europe. Il n'est pas d'écrivain, jusqu'à Ruskin qui l'aborda pourtant en philologue, qui ne céda à l'enchantement de la « ville miraculeuse » chantée par Pétrarque.

Les paysages de Guardi et de Canaletto forment le préambule de l'exposition bâloise et rappellent à juste titre la part de la peinture vénitienne dans ces

pèlerinages artistiques. Le paysage lagunaire, inlassablement dépeint par Canaletto et Guardi, se situe au cœur de cette thématique unanimement célébrée. La Salute, le Palais des Doges, la Dogana hanteront les peintres, y compris les plus novateurs, encouragés en cela par une topographie somme toute inchangée depuis des siècles.

Métamorphoses

Bien avant d'y effectuer un premier séjour en 1819, Turner s'inspira largement de son histoire et de ses paysages. La Fondation regroupe un ensemble assez exceptionnel de sa vision elliptique d'un paysage noyé dans une brume lumineuse. Quelle qu'ait pu être la dette de Turner envers ses prédécesseurs, nul artiste avant lui n'avait osé un tel renoncement au sujet, au profit de l'étude de la lumière. Rares seront les peintres qui se risqueront à une telle abstraction de formes, à l'exception peut-être de Monet. En dépit de leur nouveauté, les impressionnistes ne renouvellent guère plus une iconographie récurrente. Manet, Monet et Renoir s'essayaient à l'envi aux paysages les plus attendus de San Giorgio, de la Salute ou des vues diverses du Grand Canal. Ils se plaisent à cette al-

expositions

Venise de Canaletto et Turner à Monet, Fondation Beyeler, à Riehen (Bâle), du 28 septembre au 25 janvier 2009.

expositions

liance de l'eau et de l'architecture qui avait déjà été le leitmotiv des œuvres de Turner. Il est vraisemblable que le souvenir du peintre anglais ait dominé leur mémoire et tout particulièrement celle de Monet, qui se laisse envoûter par cette « ville flottante », observée de sa gondole convertie en atelier.

Comment les impressionnistes auraient-ils pu renoncer à l'essence même de leurs recherches ? Venise, plus que toute autre ville, se prête à cette métamorphose du paysage par la lumière. Ils peuvent, inlassablement, se livrer à l'étude des reflets et de leur transposition picturale. « La lagune, disait Manet, est le miroir du ciel. Elle a sa couleur propre, les nuances de colorations qu'elle emprunte au ciel, aux nuages qui s'y reflètent. » Qu'importe le dôme de la Salute du *Grand Canal à Venise*, dont il modifie l'emplacement à son retour, pourvu que le scintillement lumineux et les reflets de l'eau soient restitués.

Plus tard, Whistler ne sera guère plus soucieux d'une topographie exacte. Seule comptera à ses yeux l'harmonie des couleurs, unique et véritable sujet de ses compositions vénitiennes.

Claude Monet, « Saint-Georges Majeur » au crépuscule (1908)



L'Américain expatrié John Singer Sargent découvre Venise en 1874, à l'âge de 18 ans. A partir des années 1880, ses voyages deviennent réguliers, puis annuels, jusqu'en 1913. A la faveur de ses fréquents séjours, il consacre à la cité une centaine de peintures et n'échappe pas aux sujets, pourtant sans surprise, du Rialto, de la Piazzetta ou de la Giudecca. Proche de la sensibilité de ses compatriotes écrivains, il nuance ces paysages de cartes postales assez convenus en aimant de la ville le *dolce farniente*, l'indolence de ce lieu de vilégiature d'une société mondaine et aristocratique dont il fut l'hôte.

Intérieur vénitien (1899) représente d'ailleurs ses propres cousins, les Curtis, dans l'un des salons du Palais Barbaro où Whistler, puis Monet résidèrent. Caractéristique des portraits de groupe du peintre par les contrastes de valeur, l'éclairage latéral et les puissantes zones d'ombre, le tableau fut détesté par M^{me} Curtis malgré les éloges d'Henry James. « *Le Salon Barbaro*, écrit ce dernier à la riche Américaine, je l'adore d'une manière absolue... Je ne peux m'empêcher de penser que vous avez une fausse impression de votre visage. C'est un rendu si sommaire, une esquisse très allusive. »

Sargent et Whistler, qui s'étaient rencontrés à Venise, partageaient avec l'écrivain Henry James la perception et le goût d'une opulence sur le déclin. Venise demeurait pour les impressionnistes ce que la cité avait été pour Turner : des palais de marbres que reflétait la lagune. Sargent, comme Henry James, en explora les ruelles afin de surprendre l'activité quotidienne de ces Vénitiens modestes, qui révèlent une cité à la fois plus humble et moins figée dans son histoire. Sargent dépouillait Venise de

son caractère onirique, de ses splendeurs monumentales et de son romantisme dont jusqu'alors les artistes avaient entretenu le mythe.

Whistler, pour sa part, s'aventura loin des sites prisés des touristes. « J'ai appris, écrivait-il, à connaître une Venise dans Venise que les autres semblent n'avoir jamais perçue. » Il ne renonça pas à la poésie, bien qu'elle soit dans ses dessins et ses gravures d'une toute autre nature que chez ses prédécesseurs. Les façades lépreuses, les pontons obscurs et les eaux stagnantes ignorés des autres peintres de sa génération sont la métaphore poétique d'une décrépitude et d'une beauté évanescente.

Chacun s'invente donc sa propre Venise, sans renoncer totalement aux vestiges de son passé glorieux. Paul Signac y retrouve ses motifs de prédilection, le ciel et l'eau que séparent ces architectures qui ont fait la célébrité de Venise. Mais à ces monuments, il préfère le pittoresque des grandes roues et des étoiles qui ornent les voiles de la lagune. On rejoint le regard de ce navigateur de haute mer portraituré par Bonnard et Théo van Rysselberghe à la barre de son bateau.

Singularités intérieures

Venise semble avoir dicté à ses interprètes une touche fragmentée, seule capable de retranscrire les reflets. Aucun artiste n'a voulu renoncer véritablement à cette facture enlevée et papillonnante qui, en la circonstance, ne fut pas étrangère à l'admiration de Signac pour son aîné. « Mon cher Maître, j'ai éprouvé devant vos Venise, devant l'admirable interprétation de ces motifs que je connais si bien, une émotion aussi complète, aussi forte, que celle que j'ai res-

sentie vers 1879 et qui a décidé de ma carrière. ... Vous avez atteint ce génial sacrifice, que nous recommande toujours Delacroix. »

A la même date, à l'occasion de son deuxième séjour en 1908, Odilon Redon partage l'engouement de Signac pour les embarcations vénitiennes. Quelques années plus tôt, le peintre et dessinateur s'était enflammé pour « l'unique beauté de ses vieux murs, de ses eaux, de ses marbres ». Sur place, il recherche les motifs inédits qu'il trouve dans les « couleurs chantantes des embarcations se détachant sur les eaux bleues vertes de la lagune ».

Tout au long de son histoire, Venise a donc été restituée dans des paysages aux points de vue inchangés depuis Canaletto. De Turner à Odilon Redon, la part de l'imaginaire n'a cependant rien perdu de son importance. Beaucoup de ces œuvres vénitiennes ont d'ailleurs été exécutées de mémoire, ce qui encourage l'acte de métamorphose, proche de la fantasmagorie.

En dépit de leur fascination avouée, Whistler, Signac ou Odilon Redon tentèrent de reléguer les monuments historiques dans de lointains arrière-plans. La cité devint progressivement un prétexte impressionniste pour Monet, chromatique pour Whistler.

Les sites touristiques continuent aujourd'hui d'attirer les artistes, sans parvenir à les distraire de leurs recherches personnelles situées très loin de cet exotisme auquel ils préfèrent leurs singularités intérieures.

G. N.

Le faiseur de dogmes

G.K. Chesterton

●●● Gérard Joulé, *Epalinges*

G.K. Chesterton,
Les Contes de l'arbalète, L'Age d'homme, Lausanne 2007, 188 p.

James Joyce, élève des jésuites de Dublin dans les années 1890, aurait pu devenir un cardinal de la sainte Eglise catholique romaine et même un grand inquisiteur, tant il était nourri de scolastique et en particulier de théologie thomiste. Au lieu de quoi, il préféra renier la foi de ses pères, dépenser son bien avec des filles et écrire des romans pornographiques.

Tandis qu'il s'éloignait mélancoliquement du catholicisme, Gilbert Keith Chesterton, lui, sorti du bagne du protestantisme unitarien, arrivait à Rome à bride abattue pour se convertir, à la suite de Manning, de Newman, de Hopkins, de Wilde et de tant d'autres, à l'Eglise militante dont il allait devenir l'un des plus flamboyants lumineux. Cela se passait il y a plus d'un siècle.

Chesterton devint rapidement célèbre en Angleterre, croisa intellectuellement et spirituellement le fer avec Kipling, Shaw, Welles, comme un mousquetaire avec les gardes du cardinal, comme un croyant avec un nihiliste ou un néo-païen orphelin de ses faux-dieux, et sa réputation franchit la Manche. Il fut lu et admiré en France d'esprits tels Etienne Gilson, Paul Claudel, Charles-Albert Cingria et de l'ordre des dominicains au grand complet. Que d'eau a coulé sous le pont Mirabeau depuis ces heures héroïques ! Les Editions l'Age d'homme, championnes des causes romanesques perdues, publient ou republient chaque année depuis 1980 une œuvre de cet auteur. Le

dernier en date de ces livres a paru en 2007 et s'intitule *Les Contes de l'arbalète*. Ils sont au nombre de huit et constituent autant de travaux herculéens s'imbriquant les uns dans les autres. Ils ont pour héros des personnages qui se sont donné pour tâche de relever un défi : accomplir une chose réputée proverbiallement impossible.

La folie comme sagesse

La folie ou l'excentricité est l'un des traits dominants du caractère anglais. Folie active, et non dépressive, foi agissante, militante, qui s'apparente à celle de Don Quichotte. En réalité, les héros de ces contes sont les êtres les plus sains d'esprit qui se puissent concevoir, mais qui passent pour fous aux yeux d'un monde qui, lui, a complètement perdu la boule. Or eux savent où est la boussole. Ils en sont les gardiens, comme on dirait les gardiens du Graal.

Chesterton disait : « Le monde moderne est rempli d'idées chrétiennes devenues folles. » Une idée chrétienne devenue folle est au sens propre une hérésie. Et comme on le sait, Chesterton est le gardien et le défenseur de l'orthodoxie, c'est-à-dire du bon sens. Non pas le conservateur paresseux et endormi mais le défenseur vigilant, comme on disait jadis des rois très chrétiens qu'ils étaient les défenseurs de la foi. Les rois ayant disparu, c'est aux poètes qu'incombe

cette tâche. Et la défense dont il est ici question est celle de l'Angleterre de Chaucer, de l'Angleterre dans ce qu'elle conservait encore de libertés médiévales, l'Angleterre du *yeoman*, autrement dit du petit propriétaire foncier, l'Angleterre rurale de Hardy et de Cobbett aux prises avec la pieuvre de l'industrie transnationale et mondialiste. La Bête ou Mammon, car il faut bien se décider à appeler les choses par leur nom.

Les héros de Chesterton sont dans la lune depuis que la terre est éclairée par le soleil de Satan. Nietzsche rêvait du surhomme. Eux tâchent, plus modestement mais non moins héroïquement, de conserver leur humanité et la glèbe de leur petite patrie dans un monde de non-hommes. Ils datent de la marine à voile, de la chevalerie, du tir à l'arbalète, de l'arme blanche. Chesterton croyait-il en 1925 qu'avec de telles armes l'on pouvait encore percer l'épiderme de l'hippopotame de la modernité ? Ce livre en tout cas en tient la gageure.

Chaque histoire tient du syllogisme, du théorème car Chesterton ne fait rien que selon les règles de la plus stricte logique. Il faut un centre pour qu'autour de lui tourne la ronde de l'excentricité, laquelle, par un inversement des valeurs propre à la modernité, se trouve être le véritable centre. Et le narrateur nous tient en haleine comme Schéhérazade tenait le sultan en suspens. C'est ainsi qu'au Moyen Age, une dame n'accordait sa main qu'au chevalier qui avait réussi à triompher d'un certain nombre d'épreuves. Ces personnages forment une autre table ronde, une société secrète de conspirateurs contre les puissances établies de la Banque et de la City. Tels les dieux d'Homère, ils sont auréolés d'une protection spécifique qui tient à la fois du cérémonial et de la magie.

Insensibles aux fatigues de tant d'aventures où les jette inlassablement leur créateur, ils semblent infiniment dispos pour de nouveaux jeux. La fantaisie la plus échevelée y est bridée par une armature théologique des plus orthodoxes. C'est ainsi qu'enchaîné, l'oiseau peut voler.

Il y a des époques où être sage, c'est être fou. Chesterton fut ce fou-là. Tandis que la littérature romantique et décadente, sous prétexte d'originalité et de nouveauté, mettait sens dessus dessous les notions du bien et du mal, du beau et du laid, du juste et du faux, l'auteur de *La Sphère et la Croix* s'obstinait à imprimer sur la figure des choses leurs vrais et vieux noms en langue chrétienne. Tandis que la critique, sous prétexte d'intelligence et de pénétration universelles, s'honorait d'une renonciation systématique à juger, qui n'est que le pédantisme de l'impuissance, il affirmait, lui, le vieux chouan combatif, que la pensée qui ne juge pas et ne conclut pas n'est qu'une larve de pensée.

Tandis que l'histoire, appesantie par le fatalisme des philosophies allemandes, livrait de plus en plus ses opinions à la remorque des événements, il soutenait le devoir de la pensée et de la conscience à qualifier et à mépriser, s'il est méprisable, le fait accompli. Une énergie humaine appliquée au bon droit a toujours le pouvoir de changer le cours des faits. Bref, il défendait contre vents et marées le principe le plus battu en brèche par la modernité, à savoir le principe d'identité.

Risque et combat

Un récit de Chesterton, c'est d'abord une aventure exceptionnelle et flamboyante. Une opinion courante veut que plus le héros est grand, plus il se confond avec

tout le monde, se fond dans la grisaille ambiante et a de chances d'atteindre à l'universalité. Chesterton, lui, croque des types fantastiques, des excentriques, des lunatiques au sens propre.

Pour ces héros si actifs, si ardents, le monde est un champ de bataille où les bons repoussent perpétuellement les mauvais, l'esprit aussi tranquille que des guerriers entrant au Walhalla,¹ car ces méchants sont de telle sorte qu'on ne peut faire autre chose que de les boxer ou de les pendre. (Chesterton est un homme du combat singulier, de la *disputatio* au sens scolastique, et non du dialogue au sens contemporain, qui n'est que du bla-bla.) Un personnage de Chesterton est quelqu'un de très romanesque qui se figure que l'aventure le guette à chaque coin de rue et qui ne se déplace qu'armé d'une canne-épée.

Le péché contre l'esprit, écrit Chesterton, n'est pas de se laisser aller à l'orgueil mais à une déconcertante humilité. Voilà la grande chute, celle dont les conséquences déplorables font que le poisson oublie la mer, le bœuf la prairie, le citadin la ville, le chevalier sa dame et l'homme le paradis.

Notre époque voudrait être un âge de tout repos où le risque, les surprises, les chocs, les souffrances seraient bannis.

Triste attitude. Quand presque tous les intellectuels de son temps se mobilisent pour la défense des causes humanitaires, Chesterton dit l'héroïsme des existences ordinaires, le charme de la vie domestique et du patriotisme et la puissance de la littérature populaire. Il chante la magnificence du petit commerce et de la petite propriété, ainsi que celle des vœux imprudents.

On a poussé la révolte contre les vœux jusqu'à attaquer ceux du mariage. Des gens ont inventé une formule qui est une contradiction dans les termes : l'amour libre. Comme si un amant avait jamais été libre, comme s'il pouvait jamais l'être. C'est le besoin de se ménager une retraite qui stérilise le plaisir moderne. On rencontre partout le désir insensé de jouir du bonheur sans le payer. Cela n'est pas vivre.

L'esthète, le dilettante peuvent éprouver des petits frissons, mais il est un tressaillement que seuls connaissent le soldat qui se bat pour son drapeau et l'amant qui fixe ses choix. Il est bon d'être marié, il est bon d'appartenir à une patrie, de même qu'il est bon et plaisant pour un homme d'être bloqué par la neige. Cette expérience nous force à comprendre que la vie est une chose non du dehors, mais du dedans. Ce qui rend la vie si intéressante, c'est cette grande limitation naturelle qui nous oblige tous à supporter ce que nous n'avons pas prévu ni voulu. Ainsi le vice de la conception moderne du progrès, selon Chesterton, est qu'il s'agit toujours de renverser des barrières, de rompre des liens, de briser des tabous, de rejeter des dogmes. Or l'homme ne peut vivre sans dogmes, pas plus qu'il ne peut vivre sans Dieu. Dans la ville des petits péchés où abondent les portes de sortie, dans la ville où le péché même a perdu son nom, voici qu'une flamme s'élève du port pour annoncer que le règne des lâches est terminé et qu'un homme brûle ses vaisseaux.

G.K. Chesterton



1 • Dans la mythologie germanique, il s'agit du palais d'Odin où se retrouvent les plus valeureux guerriers tués au combat. (n.d.l.r.)

« Quand j'ai rencontré le christianisme, écrit-il, je réalisais que je m'étais battu depuis mon enfance avec deux ingouvenables et sans rapport apparent, le monde et la tradition chrétienne. Or je venais de découvrir ce trou dans le monde : le fait qu'on doit, d'une manière ou d'une autre, trouver un moyen d'aimer le monde sans s'asservir. Et d'autre part, je trouvais ce trait saillant de la théologie chrétienne, pareil à une sorte de pointe rugueuse, cette instance dogmatique, du fait que Dieu est une personne et qu'il a fait un monde distinct de lui-même. Or la pointe du dogme s'adaptait exactement au trou qui était dans le monde. Evidemment, elle avait été faite pour y entrer et c'est alors que la chose étrange se produisit : dès que ces deux parties des deux machines se furent emboîtées l'une dans l'autre, toutes les autres parties s'adaptèrent et s'emboîtèrent avec une exactitude fantastique. »

Du dogme à la morale

La déesse Raison a tué la philosophie au XVIII^e siècle qui se nommait rationalisme et elle l'a tuée sans retour, car elle l'a tuée en lui donnant gain de cause. Vaincu par son triomphe, le diable a changé de batterie. Il ne dit plus aux hommes de se passer absolument du christianisme, mais il les engage à modifier le christianisme. Il ne leur présente plus le christianisme comme une absurdité honteuse : il le leur présente au contraire comme une excellente doctrine humaine. Il veut bien que ce soit la meilleure des choses, pourvu que ce soit une chose humaine ; il consent à faire de Jésus-Christ le plus brillant éloge, pourvu que Jésus-Christ ne soit pas Dieu.

Or, pour atteindre ce résultat, pour obtenir un christianisme purement humain, savez-vous le procédé le meilleur ? C'est de séparer la morale du dogme et de dire aux hommes : la morale évangélique est sublime. La morale, tenez-vous en là. Au fond, tous les peuples ont la même morale ; ils n'en diffèrent que par les dogmes particuliers : c'est la morale qui rapproche les hommes ; c'est le dogme qui les divise. Nous accordons au christianisme toute sa morale : qu'il nous fasse du côté du dogme quelques concessions et nous allons tous être d'accord. Et tout cela en vue de la paix entre les hommes, les peuples, les religions.

Bien sûr, on peut se demander ce qui restera de chaque religion particulière si toutes renoncent à leurs dogmes particuliers qui, pour le catholicisme, prétendent à l'universalité. Voilà du moins ce que le diable, ce bon apôtre, était tenté de dire aux hommes du XIX^e siècle. Je doute qu'il soit aussi zélé aujourd'hui pour prêcher les sublimités de la morale évangélique appliquée à l'homme particulier, car il y a là des exigences qui sont plus difficiles à avaler que des couleuvres. Le diable, lui aussi - progrès des temps oblige -, a dû mettre pas mal d'eau dans son vin, au point qu'on ne distingue plus très bien l'un de l'autre.

Les mots eux-mêmes ont subi un glissement sémantique. *Humain*, dont on se rengorgeait tant au XIX^e siècle, est devenu... *humanaire*. Mais comme tout bouge, on n'en restera sûrement pas là. Jusqu'au jour où les mots auront perdu toute espèce de sens et de saveur.

G. J.

La jeunesse de Barack Obama

Barack Obama,
Les rêves de mon père. L'histoire d'un héritage en noir et blanc, traduction de Danièle Darneau, Presses de la Cité, Paris 2008, 454 p.

« Car nous sommes des étrangers devant Toi, et des voyageurs, comme tous nos pères. » Cette citation extraite d'un discours du roi David dans le 1^{er} livre des Chroniques est mise en exergue de l'ouvrage de Barack Obama. Écrit et publié en 1995, juste avant les débuts de sa carrière politique dans l'Etat d'Illinois, le récit, au style parlé, retrace la quête de ses origines, l'histoire de sa famille. C'est principalement l'énigme de son père, prénommé également Barack, Kenyan surdoué et homme politique écarté pour des raisons d'appartenance tribale par le premier président du pays Jomo Kenyatta, qui forme sa trame de fond.

Le mariage de celui-ci avec la fille blanche d'un représentant en meubles et d'une employée de banque originaires de l'Etat du Kansas donna naissance, le 4 août 1961, à Barack junior. Le mariage dura deux ans à Hawaï. La mère, Shirley Ann Dunham-Obama, se remaria avec un jeune étudiant indonésien qui connut une situation matérielle difficile lors de son retour dans le pays, à la chute du président Sukarno.

Barack vécut plusieurs années en Indonésie, côtoyant les regards vides des paysans l'année où les pluies n'arrivèrent pas, et leur désespoir l'année suivante, quand les pluies durèrent plus d'un mois, grossissant la rivière et inondant les champs. Son second père, Lolo, lui apprit que le monde est violent, imprévisible et souvent cruel. Au petit qui, suivant l'exemple de sa mère donnait

quelques piécettes aux mendiants, il déclara : « Tu ferais mieux de garder ton argent et de faire en sorte de ne jamais finir toi-même dans la rue. » « Il agissait de même avec les domestiques... les renvoyait sans l'ombre d'un état d'âme s'ils étaient maladroits, distraits ou s'ils lui coûtaient de l'argent d'une façon ou d'une autre. » Lolo mit aussi l'enfant en contact avec la nature et les animaux.

Après la seconde séparation de sa mère, celle-ci « décida que j'étais un Américain et que ma vraie vie était ailleurs [qu'en Indonésie] (...) Elle avait concentré ses efforts sur mon instruction. N'ayant pas les revenus nécessaires pour m'envoyer à l'école internationale que fréquentait la majorité des enfants étrangers de Djakarta, elle s'était arrangée dès notre arrivée pour compléter ma scolarité par des cours par correspondance envoyés des Etats-Unis. Cinq jours par semaine, elle venait dans ma chambre à quatre heures du matin, me forçait à prendre un petit déjeuner copieux, puis me faisait travailler mon anglais pendant trois heures, avant mon départ pour l'école et le sien pour son travail. » Barack fut élevé par ses grands-parents maternels *Gramps* et *Toot* dont il trace un portrait sympathique et haut en couleurs.

Mais le récit se focalise ensuite, après la mort de son père kenyan qu'il ne revit qu'une fois brièvement, sur la famille paternelle. Accompagné d'une demi-sœur, Barack retourna au Kenya sur les traces et les « rêves » de son père. L'his-

toire devient poignante, lorsque, malgré ses réticences, il accepte, après de nombreuses rencontres avec la grande famille kenyane où il recueille des morceaux de souvenirs, de rencontrer et d'entendre le récit d'une autre tante, Sarah, la sœur aînée de son père, brouillée avec la famille à cause de l'héritage.

La narration prend alors des accents dramatiques et on découvre progressivement le visage d'un père différent de celui qui avait abandonné femme et enfant : homme au grand cœur, jamais rancunier, même lorsque la chance lui aura tourné le dos et que les siens refuseront de l'accueillir, il répondit à d'innombrables demandes d'aide matérielle. On a l'impression que le jeune Barack découvre au fil des multiples bribes de récits une autre figure du père. Il plonge également, avec ses grands-parents paternels, dans l'histoire de la colonisation de ce grand pays africain.

Expérience et analyse

Hormis le passionnant récit de la famille, j'ai lu avec autant d'intérêt les chapitres consacrés à sa fonction de travailleur social auprès des populations noires du sud de Chicago. Deux points retiennent l'attention. D'une part, l'engagement personnel du jeune Barack pour changer la situation des Noirs de cités sinistrées et, d'autre part, son effort d'analyse pour comprendre leur situation culturelle et les moyens qu'il met en œuvre pour provoquer un changement.

En dépit de son engagement, son échec est manifeste, mais cet homme sait de qui il parle : son analyse ne vient pas des livres mais d'une réflexion forgée à partir de son action infatigable auprès des populations noires d'une grande métropole. Ici se dessine le profil exceptionnel du futur candidat présidentiel.

J'ai noté aussi, en particulier, ses très nombreux contacts avec les pasteurs des églises, l'observation qu'il fait de ce milieu où la foi règne mêlée à la politique locale et à la désillusion. Par contre sur sa propre foi et son appartenance ecclésiale, Barack Obama reste extrêmement discret. On le comprend !

Intéressantes aussi les remarques sur les prêtres catholiques, « des hommes isolés, le plus souvent d'origine polonaise ou irlandaise, des hommes qui étaient entrés au séminaire dans les années soixante pour servir les pauvres et guérir les plaies raciales, mais qui manquaient du zèle de leurs prédécesseurs, les missionnaires ; des hommes plus gentils, peut-être meilleurs, mais aussi plus vulnérables à cause de leur modernité. Ils avaient vu leurs sermons exhortant à la fraternité et la bonne volonté foulés aux pieds par la débandade des Blancs, leurs efforts pour recruter de nouveaux fidèles accueillis avec suspicion par les visages noirs - principalement des baptistes, des méthodistes, des pentecôtistes - qui entouraient à présent leurs églises. » Barack Obama note aussi le soutien du cardinal Bernardin.

Bref, cette sorte d'autobiographie de jeunesse, passionnante à lire malgré quelques longueurs et un style relâché, révèle un homme d'action à l'intelligence toujours en éveil. L'histoire très complexe de sa famille dévoile - non sans provoquer un brin d'effroi - des composantes de la nation américaine.

Joseph Hug s.j.

La voie de Dürckheim

Maryline Darbellay,
Karlfried G. Dürckheim.
Une rencontre entre
l'Orient et l'Occident.
Ecarts et convergences
avec le christianisme,
 L'Harmattan, Paris
 2007, 366 p.

Située à la croisée de la psychologie jungienne, de la mystique de Maître Eckhart et de la tradition zen, l'œuvre de K.G. Dürckheim continue d'inspirer maints courants thérapeutiques et spirituels actuels. La voie initiatique proposée par le thérapeute du Centre de Rütte tente de répondre à la soif d'absolu de nos contemporains. L'ouvrage de Maryline Darbellay présente de manière exhaustive et critique l'œuvre de Dürckheim. Il permet au lecteur de la comprendre et d'en mesurer les richesses et les limites d'un point de vue anthropologique, philosophique et théologique.

En exposant la vision de l'homme qui s'enracine dans « l'expérience de l'Être », l'auteur met en lumière l'anthropologie transcendante de Dürckheim : par la percée de l'Être essentiel, le moi existentiel est débarrassé de ses peurs d'anéantissement, d'absurdité et d'isolement, pour advenir à sa pleine maturation qui le rend libre et créatif.

La deuxième partie de l'ouvrage est consacrée à la conception de l'Être et de l'Un, notions fondamentales, quoique différentes, en Orient et en Occident. Spéculative et critique, cette présentation met bien en perspective les convergences et les divergences de la pensée de Dürckheim avec celle de la tradition chrétienne. L'ouvrage porte donc bien son titre.

Le lecteur y trouve de quoi nourrir sa réflexion : l'expérience de l'Être est-elle identique à celle du Dieu révélé ? L'Unité visée ne diffère-t-elle pas ? Le rapport à l'histoire, à l'éthique, au langage n'est-il

pas escamoté par Dürckheim ? Autant de questions qui trouvent des réponses claires, précises et argumentées.

Elles permettent, tout en soulignant l'apport incontestable de Dürckheim à un chemin vers l'Essentiel, de mettre en relief la spécificité de la révélation chrétienne. Ainsi, par exemple, du logos de la croix. Celui-ci ouvre, par delà la vie terrestre, à la résurrection comme communion avec Dieu. Autrement dit, la résurrection est le fruit de la croix et non de la mort : « Ce n'est pas du fait qu'il soit mort que Jésus nous obtient la résurrection. En effet, la mort n'est pas en soi un acte d'amour. Sur la croix, Jésus nous révèle qu'il vit sa mort - laquelle résulte de la violence des hommes - comme un don suprême... dans la mesure où il reçoit totalement son être du Père, il peut faire de sa mort comme de sa vie, un don pour les autres, "pour qu'ils aient la vie" (Jn 10,10). »¹ La résurrection du Christ est donc une victoire eschatologique, au sens où il a vaincu définitivement la mort (Rm 6,9).

Cet instrument de travail est précieux par sa qualité synthétique et réflexive. Intégrant les apports psycho-spirituels qui interrogent un dogmatisme doctrinal barrant la route de la foi et de l'expérience chrétienne à beaucoup de nos contemporains, il distingue pour unir. Ce n'est pas la moindre de ses qualités.

Luc Ruedin s.j.

 ■ Témoignages

Jean-Pierre Longeat
24 heures de la vie d'un moine
 Seuil, Paris 2008, 222 p.

Le film *Le grand silence* nous avait ouvert les portes de la Grande Chartreuse ; l'abbé de l'abbaye bénédictine de Ligugé nous introduit, non pas en images mais en paroles, dans la vie journalière d'un moine. L'expérience ne manque pas d'intérêt. Il le fait d'une façon très simple et la résonance qu'il provoque chez le lecteur est authentique. Entre le chant des psaumes, la *lectio divina*, la prière des heures, l'eucharistie, le travail, les repas, le silence et les vespérales, ce sont les heures du jour et de la nuit qui s'égrènent. Dans un chapitre qu'il intitule *Le démon de midi*, l'auteur traite de l'acédie, du découragement, de l'ennui et de tous les autres mouvements passionnés qui interviennent dans la vie des hommes. L'homme libre, dit-il, aime avec beaucoup d'intensité et de vérité, tandis que l'homme esclave de lui-même est comme enfermé dans une prison sans issue. D'où la nécessité de passer de l'esclavage à la liberté. Et de citer ces passions qui concernent la relation à la nourriture, la sexualité ou l'argent, à la tristesse, l'agressivité, la dépression spirituelle, la vanité et finalement à l'orgueil. Cette liste est empruntée à la sagesse grecque mais, adaptée à la perspective chrétienne, elle est devenue au cours des siècles celle des péchés capitaux. L'abbé conclut son livre sur une note optimiste : que le lecteur piqué au vif se sente encouragé à franchir la porte d'un monastère, à y demeurer pour un temps pour mieux comprendre et goûter les éléments de la vie monastique que les abbayes donnent à partager dans le cadre de leurs hôtelleries.

Marie-Luce Dayer

Marie-Vincent Bernadot
Catherine de Sienne
L'audace de la parole au service de l'Eglise
 Cerf, Paris 2008, 96 p.

Ce livre qui vient d'être réédité date de 1941 et a été écrit par celui qui fonda les Editions du Cerf en 1929. C'est un cadeau que les dites éditions offrent aux lecteurs d'aujourd'hui,

lesquels peuvent ainsi découvrir ou redécouvrir la femme peu ordinaire, pour ne pas dire hors du commun, que fut Catherine de Sienne.

Cette jeune femme marqua son temps par ses prises de parole, ses nombreuses lettres et ses oraisons. Son parcours de vie - telle une comète, elle mourut à l'âge de 33 ans - bouleversa son époque. Ses audaces furent presque sans limites. Elle s'adressa aux papes, aux princes, aux rois et aux reines, poursuivant toujours le même but : servir l'Eglise. Une Eglise qu'elle aimait passionnément et qu'elle voulait sauver de ses excès, de ses cupidités, de sa médiocrité, de son goût du pouvoir.

Son siècle fut un siècle plein de troubles et ses difficultés à elle furent inouïes. Mais rien ne parvint à l'abattre ni à refroidir son cœur brûlant. Son autorité fut irrésistible et on lui obéissait car chacun se sentait enveloppé de sa volonté indomptable. Elle avait en elle une majesté étrange « comme si un autre, quelqu'un de très grand eût parlé par sa bouche ». Un livre très plaisant à lire et plein de leçons de vie.

Marie-Luce Dayer

 ■ Religions

Martina Schmidt
Protestantisme historique et libération
Renouveau œcuménique dans le Sud et dans le Nord
 L'Harmattan, Paris 2007, 252 p.

Après des études de théologie, Martina Schmidt, actuelle secrétaire romande de l'œuvre d'entraide *Pain pour le prochain*, est partie en 1991 pour le sud du Brésil, comme collaboratrice pastorale de l'Eglise évangélique de confession luthérienne. Elle a ensuite exercé son ministère dans son pays, l'Allemagne, avant d'entreprendre à Lausanne un travail de doctorat à partir de son expérience brésilienne, confrontée à la réalité des Eglises occidentales.

Le présent ouvrage porte sur l'impact de la théologie latino-américaine de la libération tant sur l'Eglise luthérienne brésilienne, formée de descendants d'immigrés allemands et suisses allemands, que sur les Eglises helvétiques. Aux yeux de l'autrice, le processus d'ouverture de l'Eglise luthérienne du Brésil à la théologie de la libération constitue « un défi pour le protestantisme occidental ».

Dans un premier temps, les racines culturelles et théologiques de l'Église luthérienne du Brésil avaient suscité des réticences envers la théologie de la libération. Martina Schmidt se demande dans quelle mesure ces mêmes racines empêchent aujourd'hui les protestants occidentaux de s'engager davantage aux côtés des défavorisés. Elle n'en fait pas moins le tour de ceux qui, en Suisse, aussi bien d'ailleurs du côté catholique que du côté protestant - et le plus souvent ensemble - s'inspirent, plus ou moins explicitement, de la théologie de la libération.

Elle évoque notamment André Biéler, les commissions tiers-monde, les promoteurs de la consultation œcuménique sur l'avenir économique et social de la Suisse, ceux des campagnes de Carême ou les défenseurs des requérants d'asile. Elle souligne cependant qu'il s'agit là d'une « minorité abrahamique » qui, « à la périphérie de la paroisse traditionnelle, témoigne de la solidarité divine avec les défavorisés ».

Martina Schmidt relève une similitude entre l'Église luthérienne du Brésil et nos Églises suisses : dans les deux cas, ce sont surtout des intellectuels et des militants qui sont entrés dans la mouvance de la théologie de la libération. Alors qu'originellement celle-ci a été élaborée avec et par les pauvres. En conclusion, l'auteur appelle nos Églises à envoyer leurs fidèles dans la cité, et les croyants à comprendre que la foi chrétienne est inséparable d'une action en faveur des plus démunis.

Michel Bavarel

Samir Khalil Samir

Les raisons de ne pas craindre l'Islam

Entretien avec Giorgio Paolucci

et Camille Eid

Presses de la Renaissance, Paris 2007, 252 p.

Cent-dix questions posées à cet expert de l'islam, et l'on obtient un ouvrage au ton clair et aux idées nettes. Le jésuite égyptien n'hésite pas à « déniaiser » (dixit) le lecteur occidental sur la réalité complexe de la nébuleuse « islam ». Tout y est évoqué : l'histoire, la théologie, le Prophète, les conquêtes, les pratiques musulmanes, les différends entre chiïtes et sunnites, le rapport au monde, le dialogue interreligieux... Ce livre est moins une somme érudite pour experts qu'un guide pour personnes intéressées.

Pour qui connaît le protagoniste, on retrouve là son éviction justifiée de la langue de bois, tout en demeurant poli et adulte dans sa critique. En fait, l'interviewé livre tant son analyse que son expérience d'Arabe chrétien au milieu de voisins musulmans dont il se sent culturellement consanguin. On s'approche parfois du récit-témoignage, ce qui humanise un tant soit peu cette sphère de la réflexion du dialogue islamo-chrétien.

Cinq parties, une annexe chronologique et un glossaire de base viennent compléter cet ouvrage d'un long et patient interview. On regrette que le Père Samir n'ait pas profité de dresser une bibliographie pertinente.

Ce livre satisfera la sagacité de qui cherche des pistes d'approfondissement sur la richesse et la complexité du monde islamique.

Thierry Schelling

Augustyn Babiak

Des Ukrainiens aux Congrès de Velehrad (1907-1936)

Augustyn Babiak/Société Scientifique Sevckenko, Lyon/Paris 2007, 204 p.

Intrigant dédale de rencontres œcuméniques en Europe de l'Est présentées par cet expert de l'histoire de son Église ukrainienne. Un livre riche en informations, dont la lecture est rythmée par les nombreux écrits traduits des protagonistes du travail d'Union des Églises, comme le fameux métropolite Cheptytskyj. Cet ouvrage est un trophée à la gloire de ce grand pasteur de l'Église gréco-orientale d'Ukraine. Il en dévoile le souci presque viscéral d'ajouter sa pierre à la réconciliation entre l'Orient et l'Occident.

Grâce aux annexes relatant des pans d'échanges épistolaires entre les divers acteurs de ces congrès tenus dans la ville tchèque de Velehrad, à l'analyse non seulement des faits - résumés des congrès, participants, etc. - mais également de la psychologie de l'Union en ce début du XX^e siècle, et malgré un français parfois un peu emphatique ou maladroit et une ponctuation un peu aléatoire, tout œcuméniste et slavophile trouvera dans cette publication une mine de renseignements. Il pourra étendre ses connaissances des sources du mouvement œcuménique européen, dont on fête le centenaire en cette première décennie du XXI^e siècle.

Thierry Schelling

■ Histoire

Wolfgang Knauft
Face à la Gestapo*Travailleurs chrétiens et prêtres du STO
Berlin 1943-1945*

Le Cherche Midi, Paris 2007, 296 p.

Une horrible guerre peut susciter des actes héroïques ; par exemple, l'épopée des chrétiens engagés dans le Service du travail obligatoire en Allemagne dans les années 1943-1945. L'Église de France a été la seule en Europe à organiser une pastorale clandestine des ouvriers contraints de partir travailler pour le Reich.

S'appuyant sur le zèle apostolique des membres de l'Action catholique et sur la générosité de toute une série de prêtres, les cardinaux Liénart (Lille), Suhard (Paris) et Gerlier (Lyon) ont fondé la Mission Saint-Paul qui envoyait des missionnaires clandestins pour soutenir spirituellement les travailleurs français en Allemagne. Pourchassés par la Gestapo, de nombreux missionnaires ont payé cher leur apostolat.

L'auteur s'est livré à une enquête minutieuse pour écrire des pages dignes de la ferveur des premiers chrétiens persécutés. Son ouvrage est très bien documenté ; il brosse de beaux portraits d'apôtres, cite avec précision des noms de lieux ou de personnes, parmi lesquelles on rencontre le Père Jean Nicod. Engagés comme ouvriers, ces prêtres de la clandestinité ont ouvert la voie aux prêtres-ouvriers ; ils ont joué un rôle important dans la nouvelle compréhension que l'Église a eu d'elle-même et que le concile Vatican II a consacrée.

Pierre Emonet

Roger Buangi Puati
Christianisme et traite des Noirs

Saint-Augustin, St-Maurice 2007, 398 p.

L'auteur, théologien congolais et premier Noir pasteur consacré de l'Église évangélique vaudoise, expose une thèse selon laquelle les relations entre Africains et Occidentaux restent durablement marquées par les séquelles de la traite des Noirs et de la colonisation, engendrant un sentiment de supériorité chez les seconds et, chez les premiers, le complexe du vaincu qui entrave développement et créativité. Il appelle en outre les Églises

occidentales à « se laisser féconder par les valeurs chrétiennes » qui auraient dû être les leurs et leur interdire de se prêter à l'asservissement de tout un peuple.

Car le parcours historique auquel il invite le lecteur montre que la traite des Noirs s'est perpétuée quatre siècles durant avec la complicité des Églises, catholique ou réformée, qui trouvaient dans la Bible ou dans la théorie de la prédestination des arguments propres à la justifier. Certes, dès avant l'arrivée des Blancs, il y eut des esclaves, comme en maints autres lieux, et des Arabes qui en trafiquaient. Mais l'Afrique était en voie de christianisation lorsque le besoin en main-d'œuvre pour l'exploitation des terres de l'Amérique récemment découverte déclencha le fructueux commerce triangulaire, d'ailleurs favorisé par certains roitelets qu'on évoque plus volontiers que ceux qui s'y opposèrent. Et les droits de l'homme ne s'appliquant apparemment qu'à l'humanité blanche, les philosophes des Lumières s'en accommodèrent eux aussi.

L'auteur, qui a son franc parler et ne s'embarrasse pas de précautions oratoires pour dire « nègres » plutôt que « Noirs », conclut par une vigoureuse philippique sous forme d'épître à son peuple, dans laquelle il l'enjoint de se débarrasser, par une rupture nette, de cet Occident « qui est un boulet attaché à sa cheville depuis six siècles et qui l'empêche de décoller », Chinois et Coréens fournissant la preuve qu'une telle voie est possible.

Renée Thélin

Peggy Antrobus
Le mouvement mondial des femmes

D'en bas, Lausanne 2007, 304 p.

Enfin un livre qui démontre l'ampleur et la complexité de la marche des femmes vers une société plus juste. Un livre rare car Peggy Antrobus a une approche transversale du mouvement. A la fois femme de terrain et d'appareil, elle brosse un tableau magistral des milliers d'initiatives prises par les femmes pour tisser des liens, organiser des échanges, ouvrir un dialogue au-delà des clivages politiques ou sociaux.

Un livre à la fois reconnaissant et explicatif. L'autrice explique que c'est ce maillage serré qui a permis aux femmes du monde de faire entendre leurs voix, de faire changer les lois,

d'amener au jour la violence dont elles sont trop souvent victimes, à la maison, au lieu de travail, dans la politique et même dans leur religion et, dans la foulée, la violence faite aux enfants.

Elle rend visible enfin que ce mouvement n'est pas une spécificité des Blanches, qu'il n'est pas limité à des féministes radicales, ennemies des hommes ! La génération de l'autrice - la mienne - a cru un peu naïvement que l'avancée dans le domaine des lois et la reconnaissance de l'égalité homme/femme suffiraient à changer le monde. Aujourd'hui, il faut déchanter et trouver une autre clé, sans rien renier de ce qui a fait la richesse de la marche des femmes.

Un livre de conviction enfin. Peggy Antrobus croit profondément que « la politique et l'action féministe détiennent la clé pour résoudre la crise actuelle ». D'innombrables femmes partagent cette conviction, mais cela ne se réalisera que quand d'innombrables hommes seront prêts à partager leurs pouvoirs et la vision des femmes. Alors, messieurs ?

Maryse Durrer

■ Essai

Régis Debray
Un candide en Terre sainte
 Gallimard, Paris 2008, 454 p.

Qui veut-il convaincre, Régis Debray, en se faisant passer pour « candide » dès le titre de ces notes publiées au retour d'un séjour de quelques semaines au Proche-Orient ? J'ai hésité sur l'intention d'un tel adjectif. Mais il ne peut ici y avoir une quelconque référence au personnage de Voltaire au ton par trop ironique.

Régis Debray aurait dû être en Terre sainte en mission, sur l'ordre du président Chirac, pour lui faire un rapport « sur l'état des co-existences ethno-religieuses... dans une démarche sans exclusive, conduite auprès de tous les secteurs d'opinion ». J'avoue - en terminant ma lecture - que je suis heureux qu'il ne fut pas possible à l'auteur de remplir sa mission. Peut-être bien débarque-t-il en Terre sainte sans grande connaissance du terrain, mais sa démarche est loin d'être candide.

Le philosophe qu'il n'a jamais cessé d'être revient sur le devant de son écrit avec de superbes pages sur l'émotion ressentie à la découverte de l'Évangile lu sur le terrain. Pages lumineuses, d'une intensité redoublée par la rencontre avec des hommes et des femmes du cru qui vivent profondément en s'abreuvant à cette source. Régis Debray trouve alors le ton juste pour croquer l'audace d'une Sœur Sophie à la Crèche de Bethléem, la passion des opprimés d'un Père Ra'ed à Taybeh, l'intelligence pertinente des frères dominicains de l'École biblique où il s'installe pendant son séjour, ou la provocante conviction d'Abouna Emile de Nazareth qui emmène son monde là où l'autre souffre pour mieux analyser ses propres blessures. Ces rencontres sont des éclats de lumière que risquent d'éteindre un langage souvent par trop verbeux et de nombreuses échappées oniriques dans l'univers livresque de l'auteur.

Je n'aurais pas aimé l'avoir pour guide dans ses pérégrinations proche-orientales, car on s'y perd. Mais je me suis plu à retrouver tant d'autres voyageurs de Terre sainte d'hier ou d'aujourd'hui, y compris ceux que j'y conduis, dans leur émerveillement autant que dans leur énervement d'un monde si proche du nôtre et pourtant toujours incompréhensible à l'Occidental qui ne peut ou ne veut quitter ses propres schémas.

Régis Debray ne juge pas, n'analyse pas, ne prend pas parti ; il découvre mais de façon « apocalyptique », pour rester dans le ton biblique de l'ouvrage. Et c'est merveille pour le lecteur !

Jean-Bernard Livio

Aumont Isabelle, *La « purification de la mémoire » selon Jean-Paul II. Parole et Silence*, Paris 2008, 96 p.

Benoît XVI, *Ne renie pas tes créatures. Parole et Silence*, Paris 2008, 88 p.

Bonvin Bernard, *Me recevoir de Toi. Prières au fil des jours. Saint-Augustin, St-Maurice* 2008, 198 p.

Borella Jean, *Un homme, une femme au Paradis. Sept méditations sur le deuxième chapitre de la Genèse. Ad Solem*, Genève 2008, 248 p.

Bruno (Frère de Tamié), *Répondre par des actes. Sur la vie monastique. Desclée de Brouwer*, Paris 2008, 176 p.

Cattan Olivia, *La femme, la République et le bon Dieu. La place des femmes dans la société est-elle menacée par les religions ? Presses de la Renaissance*, Paris 2008, 288 p.

*****Col.**, *Das Schweizer Bürgerrecht. Neue Zürcher Zeitung, Zürich* 2008, 422 p. [41750]

*****Col.**, *Dieu sauve la raison. Desclée de Brouwer*, Paris 2008, 172 p. [41755]

*****Col.**, *La prédication et l'Eglise chez Eckhart et Nicolas de Cues. Cerf*, Paris 2008, 284 p. [41731]

Delhez Charles, *Réjouissez-vous ! Textes choisis de saint Paul. Fidélité*, Namur 2008, 144 p.

Du Mesnil Jean, *Quand rien n'était encore écrit. Nouvelles. Fidélité*, Namur 2008, 160 p.

Engeli Manfred, *Makarios ou En route vers le bonheur. Je sème*, Genève 2008, 142 p.

Evdokimov Paul, *La vie spirituelle dans la ville. Cerf*, Paris 2008, 226 p.

King Thomas M., *La messe de Teilhard. Une lecture de « La messe sur le monde ». Médiaspaul*, Paris 2008, 256 p.

Klaine Roger, *Les valeurs de l'Occident et la Bible. Quelques repères pour les jeunes générations. Cerf*, Paris 2008, 80 p.

Kräml Erich, *Carnets de route des chemins singuliers de Compostelle. Cerf*, Paris 2008, 250 p.

Kräml Erich, *Vers Compostelle. Les qualités du pèlerin selon Jean Geiler de Kaysersberg. Cerf*, Paris 2008, 128 p.

Lucien Marie, *Des religions et des hommes. Voyage initiatique. Cabédita, Yens-sur-Morges* 2008, 214 p.

Maskens Paul, *On a trahi Judas. Méditation sur le Nouveau Testament. Fidélité*, Namur 2008, 156 p.

Masson Robert, *En ces matins du monde. Parole et Silence*, Paris 2008, 174 p.

McComish William A., *Mémoires à l'envers. Slatkine*, Genève 2008, 160 p.

Molard Julien, *Les valeurs chez Simone Weil. Parole et Silence*, Paris 2008, 152 p.

Quinodoz Danielle, *Vieillir : une découverte. Presses universitaires de France*, Paris 2008, 308 p.

Reynier Chantal, *Pour lire saint Paul. Cerf*, Paris 2008, 176 p.

Ruysen Georges-Henri, *Eucharistie et œcuménisme. Evolution de la normativité universelle et comparaison avec certaines normes particulières. Canons 844/CIC et 671/CCEO. Cerf*, Paris 2008, 822 p.

Tuveri Gianfranco, *La sainte flamme. Sur les pas de sainte Marie-Madeleine de Pazzi. Parole et Silence*, Paris 2008, 198 p.

Ussel Jacqueline d', *Apôtre selon l'Esprit. Un chemin de vie intérieure. Parole et Silence*, Paris 2008, 280 p.

Yon Ephrem Dominique, *Le Corps de chair pour la vie. Parole et Silence*, Paris 2008, 272 p.

Ces livres peuvent être empruntés

au CEDOFOR

☎ 022 827 46 78

La fin du monde

Et alors, cette fin du monde, ça vient ou quoi ? Que dalle ! Pas l'ombre d'un hadron tueur à l'horizon. Ce qui est de fort bon augure pour la Terre et ses habitants, j'en conviens, mais me laisse personnellement sur ma... faim. Quand même, j'attendais un truc un peu plus spectaculaire. Je ne sais pas, moi. Un boum. Un embrasement. Une floraison subite de trous noirs. Même minuscules. Or rien de tout ça. « La plus grande expérience scientifique jamais réalisée sur la plus grande machine construite par la main humaine » s'est résumée à un tout petit flash sur l'écran et une salve d'applaudissements.

Mais patience ! nous recommandent les chercheurs qui, depuis vingt ans, participent à l'aventure du LHC.¹ Patience dans l'azur et les sous-sols du CERN... L'expérience, en effet, ne fait que commencer. C'est seulement dans plusieurs semaines ou plusieurs mois qu'elle portera - peut-être ! - des fruits. D'étranges fruits aux appellations farfelues, tel ce bizarre boson de Higgs, dont je ne comprends absolument pas la nature ni le rôle ni l'importance - mais qui me fait rêver en unique raison de son surnom : la particule de Dieu...

Il paraît que des foules de gens ont tremblé de peur le 10 septembre dernier, lorsque le premier faisceau de protons a été lancé dans la machine. Une ado de 16 ans, quelque part en Inde, s'est même suicidée tant elle appréhendait la fin du monde, ce qui est à la fois désolant et très bête - à peu près aussi absurde que de se jeter à l'eau par crainte d'être mouillé par la pluie.

D'autres ont pris le parti d'en rigoler, comme en témoigne le site Internet Gizmodo où de joyeux drilles commentent à leur manière la perspective de fin du monde. « Du moment que ça fait louper la physique-chimie », se console l'un d'entre eux, tandis qu'un autre fait contre mauvaise fortune bon cœur : « Heureusement que je n'ai pas gagné à l'Euromillions ! » Et qu'un troisième, superbement lyrique, déclame : « C'est avec impatience que j'attends le spectacle de la fin du monde. Je serai posté au coin de ma rue, les cheveux flottant au vent de particules, admirant la dernière aube de l'humanité, tandis que la chaleur de 100 000 soleils nous tombera dessus. »

1 • Large Hadron Collider ou, en français, Grand collisionneur de hadrons. (n.d.l.r.)

Tout à fait d'accord ! Moi aussi je me réjouis du spectacle. Après tout, tant qu'à mourir, autant que ce soit grandiose. En outre, ayant raté de 13 ou 14 milliards d'années le grand lever de rideau initial, j'aimerais assez être là lorsqu'il tombera. Pour contempler le grand show des étoiles, stars célestes, accomplissant leur ultime tour de piste. Découvrir du même coup les rouages mystérieux de cet immense univers qui m'a toujours fascinée. Et comprendre enfin le pourquoi du comment. Savoir à quoi ça rimait, à la fin, d'exister et d'être vivant. Oui, je rêve de cette révélation-là. De mes yeux, de mon cerveau, de mon cœur de chair, je veux voir l'invisible, connaître l'inconnaissable, célébrer l'oméga de la saga. Après tout, être chrétien n'empêche pas la curiosité, et moi j'ai encore des milliers de millions de questions auxquelles je compte bien que le Créateur me réponde en direct, lorsque se lèvera le voile.

Mais bon, ne nous emballons pas, puisque visiblement la fin du monde n'est pas pour aujourd'hui. Et revenons à nos moutons, ou plutôt à notre troupeau de protons tournant dans la machine. A quoi peut bien servir une expérience pareille ? se demandent bien des gens horrifiés par son coût. L'humanité va-t-elle s'en trouver mieux de savoir comment l'Univers est né ? Franchement, qu'est-ce qu'on en a à fiche du big bang quand on trime du ma-

tin au soir pour gagner des clopinettes ? C'est pas le boson de Higgs qui va nous aider à payer nos factures, ma bonne dame.

En effet. N'empêche que le LHC est d'une importance capitale pour l'humanité. Une importance qui ne dépend de rien du succès ou de l'échec de l'expérience - vu que celle-ci a déjà réussi. Oui, le grand collisionneur du CERN est un triomphe, quels que soient ses résultats scientifiques. En drainant l'enthousiasme de milliers de scientifiques qui viennent y travailler de tous les coins du monde, il prouve que là où la politique échoue à rassembler les hommes, la soif de connaissance y parvient. Il est - comme l'exprimait l'autre jour sur France 5 le journaliste Alain Cirou - « l'image d'une mondialisation réussie ». Je vote pour qu'on construise tout plein de collisionneurs partout.

Gladys Théodoloz

JAB
1950 Sion 1

envois non distribuables
à retourner à
CHOISIR, rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge



ÉCOLOGIE ET SPIRITUALITÉ

CALENDRIER INTERRELIGIEUX • SEPTEMBRE 2008 – DÉCEMBRE 2009

Une sensibilisation au pluralisme religieux et à la diversité culturelle
Une invitation au dialogue dans le respect mutuel

Le calendrier interreligieux "Écologie et Spiritualité" (septembre 2008-décembre 2009) rappelle la place – implicite ou explicite – de l'écologie et du respect de l'environnement dans l'enseignement et la pratique religieuse. Il illustre également de quelle manière de nombreux mouvements religieux contribuent au débat contemporain face aux défis écologiques actuels et à venir. Images et textes présentent en seize étapes les croyances et les pratiques des grandes traditions religieuses de l'humanité. Chaque mois, on retrouve la mention des principales fêtes des diverses familles religieuses: chrétienne (catholique, orthodoxe et protestante), juive, musulmane, hindoue et bouddhiste, jaïne et sikhe, chinoise et japonaise, zoroastrienne et baha'ie; sans oublier les traditions ethniques, ni la société laïque.

Vous pouvez passer commande via le site www.interreligieux.ch

ou aussi par:

e-mail: calendrier@interreligieux.ch tél: 022 796 86 75 ou 022 347 02 42 fax: 022 347 02 42